

DU SACRÉ-CŒUR À LA TRINITÉ

ITINÉRAIRE SPIRITUEL
DE SAINTE THÉRÈSE-MARGUERITE DU CŒUR DE JÉSUS

Étude documentaire.

SUMMARIUM : E studio Processuum Beatificationis S^{tae} Theresiae-Margaritae a Corde Jesu, eruitur ejus itinerarium spirituale, tam excelsae elevationis, ut haec Sancta, hucusque abscondita, numerari posse videatur inter primarias Reformati Carmeli figuras. Studium graphologicum confirmat ejus altissimam psychologicam qualitatem.

Le dépouillement systématique du procès de béatification d'Anne-Marie Redi, en religion Sœur Thérèse-Marguerite du Cœur de Jésus, nous réservait une ravissante surprise : il devait nous révéler l'âme de la Sainte.

Malgré sa canonisation récente (1934) sainte Thérèse-Marguerite est demeurée une inconnue pour nos contemporains; les dernières biographies sont incomplètes au point d'être quasi insignifiantes; et pourtant, à preuve faite, nous n'hésitons pas à la classer parmi les figures de premier plan qui font la gloire du Carmel et qui s'appellent Thérèse de Jésus, Jean de la Croix, Thérèse de l'Enfant-Jésus.

L'énorme distance qui sépare le décret proclamant l'héroïcité de ses vertus (1839) de sa béatification (1929) explique comment le riche matériel contenu dans les Procès informatif et apostoliques ait pu rester dans l'ombre lors de la présentation de la Sainte au grand public à l'occasion des fêtes de la béatification : plus personne ne connaissait ces procès qui servent uniquement à l'examen et la démonstration des vertus héroïques ; après 1839, on ne s'en occupa plus. Nous avons eu la bonne fortune d'en rencontrer la « copie publique »¹ dans les archives de la

¹ On appelle « copie publique » des Procès de Béatification la transcription officielle, faite par les soins de la Congrégation des Rites, de toutes les pièces

Postulation de l'Ordre des Carmes déchaussés. A l'examen, ces procès devaient se révéler particulièrement riches d'informations ; ils permettent de reconstituer avec certitude et clarté tout l'itinéraire spirituel de la Sainte. En attendant qu'un biographe puisse nous en exposer tous les détails, nous chercherons à en indiquer tout au moins les grandes lignes : elles suffiront à nous mettre devant une figure de singulière grandeur.

La « copie publique » des Procès de sainte Thérèse-Marguerite comprend 9 gros volumes, d'une écriture ordinairement très lisible. Les cinq premiers volumes contiennent le Procès informatif ; trois autres rapportent le Procès apostolique « *super virtutibus* » ; le dernier nous donne le Procès apostolique « *super fama sanctitatis* ».

C'est le Procès informatif qui nous renseigne le mieux. Il fut commencé en 1773, trois ans après la mort de la Sainte et l'on mit 10 ans à interroger les témoins.

Ceux-ci sont de premier ordre tant pour la période de la vie passée dans le monde que pour celle qui la vit au monastère.

Pour la première (1747-1764) nous avons son Père, qui représente le milieu familial ; pour les années passées en pension à S^{te} Apolline : deux religieuses maîtresses, et un des confesseurs du monastère, qui la dirigea ; pour les deux mois passés en dehors du monastère carmélitain après son postulat (janvier et février 1765) la dame qui l'hébergea.

Au monastère, mieux encore : la maîtresse qui pratiquement la suivit durant toute sa vie : la Mère Anne-Marie (Piccolomini) ; deux compagnes de noviciat : sœur Thérèse-Marie (Ricasoli) et Sœur Marie-Victoire (Martini), et une compagne d'office : Sœur Madeleine-Thérèse (Vecchietti). Puis, deux confesseurs : le P. Valère de S. Laurent et surtout le P. Ildefonse de S^t Louis qui fut son directeur spirituel.

C'était un homme à tout point de vue éminent, et sa déposition au Procès est si abondante qu'elle remplit un volume et demi. C'est assurément le témoin principal, avec la M. Anne-Marie Piccolomini dont le témoignage remplit lui aussi un volume entier du Procès informatif.

Les Procès apostoliques (1817-1830) à leur tour sont très importants, non seulement parce qu'ils nous amènent des témoins complémentaires : es frère et sœur de la Sainte, une autre compagne de noviciat : Sœur l'Thérèse-Crucifiée (Albergotti) et d'autres personnes qui la connurent

des Procès faits dans les diocèses où vécut le « Serviteur de Dieu » et transmis ensuite à Rome où on les examine. Cette transcription « notariée » est remise au Postulateur de la Cause qui préparera sur elle le « *Summariu* » qui servira aux discussions de la Congrégation.

personnellement à S^{te} Apolline ou lors de son voyage à la Verna ; mais surtout parce qu'ils contiennent une ample moisson de documents recueillis officiellement dans trois milieux particulièrement informés sur le compte de la Sainte ² : le monastère de S^{te} Apolline, le monastère de S^{te} Thérèse où elle vécut, le couvent des Carmes de S^t Paulin de Florence où habitaient ses Supérieurs et directeurs de conscience. Ils nous permettent de recouper fréquemment les témoignages oraux du Procès par des preuves documentaires et de leur donner de ce fait un nouvel appoint de consistance. Dans cet essai de reconstitution de l'itinéraire spirituel de la Sainte nous nous appuierons à peu près exclusivement sur cette double source d'information.

Extérieurement, la vie de la Sainte se distingue en deux périodes dont la première comprend les années qui précèdent son entrée au Carmel (15 juillet 1747-31 août 1764), la seconde, les années passées au monastère thérésien (1 septembre 1764-7 mars 1770).

Dans la première période on peut distinguer les années passées à Arezzo dans la maison paternelle (jusqu'en novembre 1759-9 ans) ; celles passées en éducation au monastère des bénédictines de S^{te} Apolline de Florence (novembre 1759-avril 1764) ; les quelques mois qui la renvoient à Arezzo, dans la maison paternelle (avril 1764-fin août 1764).

La période de sa vie monastique commence par un postulat de quatre mois (1 septembre 1764-4 janvier 1765) ; suivent deux mois passés de nouveau au dehors (4 janvier-11 mars 1765) ; finalement cinq années de vie religieuse proprement dite, car elle meurt le 7 mars 1770. La seule date marquante du point de vue de sa vie extérieure est sa profession (12 mars 1766) suivie à peu de jours d'intervalle de sa prise de voile (9 avril 1766).

Dans cette brève carrière humaine de 22 ans et 8 mois nous allons assister à un magnifique essor spirituel qui va porter notre Sainte aux plus hautes cimes de la vie mystique, d'une vie mystique pourtant toute dépouillée de grâces extraordinaires mais en même temps de singulière profondeur : Anne-Marie Redi, sainte Thérèse-Marguerite du Cœur de Jésus est de la plus pure lignée sanjuaniste : la flamme obscure de l'amour infus qui la brûle et la consume illumine et dirige toute sa vie, lui fait atteindre les hauteurs de la vie trinitaire, et s'épanouit dans le plus ardent apostolat contemplatif. Je m'empresse d'ajouter qu'elle n'a jamais lu les oeuvres du Docteur mystique. La parenté spirituelle n'en est que plus frappante.

² Ces documents sont contenus dans le tome III du Procès Apostolique « super virtutibus ».

Son itinéraire spirituel connaît lui aussi deux périodes assez distinctes qui se séparent l'une de l'autre par une grâce éminente qui transforme en quelque sorte sa manière d'aller à Dieu en y introduisant une passivité marquée. C'est une grâce qui, dirions-nous, providentiellement laissa transpirer quelque peu extérieurement les effets profonds qu'elle causa dans son intérieur ; chose assurément singulière chez une âme tout appliquée à demeurer cachée. C'est bien là en effet une note caractéristique de notre Sainte qui, déjà toute petite, s'étudiait à n'être jamais remarquée. Il s'agit d'une grâce mystique reçue un dimanche matin tandis qu'elle assistait au chœur à la récitation de Tierce. Au chapitre elle entendit les paroles : « Deus caritas est... » et au même moment se sentit envahie par un flot d'amour divin qui devait la tenir absorbée en Dieu plusieurs jours de suite. A partir de cette date il y a quelque chose de profondément changé en elle : elle vit dorénavant sous une emprise divine qui ira augmentant jusqu'à la fin de ses jours. Nous croyons pouvoir en conséquence appeler cette période de sa vie la période mystique et réserver le nom de période ascétique aux années précédentes où en effet elle s'oriente vers Dieu par un effort nettement personnel. Mais bien entendu, nous ne voulons pas exclure de cette première période, où déjà la Sainte apparaît contemplative, l'influence de la lumière et de l'amour infus ; comme, de même, la période mystique demeurera marquée d'une ardente application personnelle de la Sainte à la réalisation de son idéal d'amour. Les qualificatifs employés indiquent uniquement une nuance prédominante qui caractérise l'une et l'autre période.

Les témoins ne marquent pas un accord parfait au sujet de la date de l'événement mystique qui signale le début de la seconde période dans la vie de notre Sainte ; de l'ensemble pourtant des témoignages et des documents qui s'y rapportent nous croyons pouvoir la fixer avec certitude en janvier ou au début de février de l'an 1767, à la distance donc de trois ans de sa mort.³ La Sainte avait dix-neuf ans et demi.

Les années qui précèdent la grâce du « Deus caritas est » se rapportent donc à la période que nous avons nommée ascétique et comprennent deux années et demie passées au Carmel après une vie fervente menée, non dans le monde, mais dans la maison familiale et à l'ombre du monastère de S^{te} Apolline.

Si nous voulons en indiquer le début, il faut remonter à la cinquième année de la Sainte. Le Père Ildefonse nous est témoin que dès cet âge elle s'appliqua tout entière à la vie d'amour de Dieu.

³ Nous exposerons plus loin les motifs qui nous ont amené à fixer cette date.

Nul autre n'est mieux en mesure de juger de l'ensemble de sa vie spirituelle, car ce directeur éminent ne se contentait pas de surveiller sa dirigée ; souvent il l'interrogeait, prudemment, mais avec grande diligence, pour se rendre compte de ses efforts et de ses progrès. Il nous a laissé sur elle un jugement d'ensemble dont l'étude des documents nous a permis de contrôler la rigoureuse exactitude :

« Depuis les premiers moments d'usage précoce de sa raison... elle fut à ce point dominée (par l'amour de Dieu) qu'elle ne put jamais ni vouloir, ni aimer, ni agir, ni chercher chose aucune si ce n'est Dieu, ou pour Dieu ; et ce feu divin s'accrut ensuite en elle au point qu'elle ne rencontra rien d'âpre, de difficile ou de pénible, qu'elle ne surmontât courageusement ; sa mort physique elle-même fut la dernière victoire pleinement consommée de cet embrasement caché ; au point qu'il semble bien qu'on puisse lui appliquer (au sens de S^t. Augustin) les paroles du Deutéronome : « Dominus Deus tuus, ignis consumens est » (IV, 24) « Le Seigneur ton Dieu est un feu consumant ».⁴ On ne peut mieux caractériser la vie spirituelle de notre Sainte : elle fut littéralement consumée par l'amour divin : par l'amour actif qu'elle nourrit dans son cœur, et par l'amour passif qui l'envahit et la submergea dans la dernière partie de sa vie et la brûla d'une manière « implacable ». Aucune parole ne nous semble plus propre à caractériser l'œuvre de l'amour divin en elle.

Nous avons donc à narrer essentiellement, une « vie d'amour », d'amour ascétique et mystique, d'amour contemplatif et apostolique, mais qui dans tous ces aspects atteint les sommets.

Pour la période ascétique nous allons assister à son éveil dans la maison paternelle, à sa maturation au monastère de S^{te} Apolline, à son premier rayonnement durant les mois passés à Arezzo, en famille, à son joyeux épanouissement dans l'atmosphère du cloître thérésien.

La période mystique marquera une superbe envolée, au milieu de la douleur qui d'ailleurs ne sera qu'une souffrance d'amour : nous en contemplerons la naissance ; nous admirerons la réaction généreuse qu'elle suscite chez la Sainte qui se sent portée à « s'offrir » en victime à l'Amour ; nous assisterons à l'envahissement implacable de l'Amour consumant qui lui fera brûler les étapes et l'amènera étonnamment

⁴ Dans nos citations nous nous servirons du sigle P. O. pour désigner le « Procès ordinaire » ou informatif ; de P. A. pour désigner le Procès Apostolique « super virtutibus » ; de P.A.F. pour le Procès Apostolique « super fama sanctitatis ». Le chiffre qui suit indique la numérotation du « folio » ; la lettre v., quand elle suit le chiffre, indique le verso du « folio ». La citation présente est prise au P. O. 1220.

jeune aux cimes les plus élevées qui « appellent » la « résolution » éternelle.

Pour ne point allonger démesurément cette étude nous passerons plutôt rapidement sur la période ascétique, nous contentant d'y relever les notes les plus caractéristiques, pour nous attarder un peu plus à la période marquée par une influence divine toujours plus envahissante où Sœur Thérèse Marguerite se sanctifie rapidement.

I

PÉRIODE ASCÉTIQUE

Le Père Ildefonse peut nous assurer, pour l'avoir recueilli dans un interrogatoire précis qu'il sut faire subir à la Sainte, que sans perdre un moment, à l'heure même où elle comprit qui est Dieu, elle se mit à l'aimer : « Mais bien sûr, puisque tous le font » répondit-elle ingénument à la question du Père qui voulait savoir d'elle si elle s'y était mise sans retard. Elle était convaincue que c'était chose toute naturelle pour une âme chrétienne. « Elle se tourna aussitôt vers ce grand Dieu, témoigne le P. Ildefonse, non seulement en reconnaissant en lui l'universel Seigneur, mais encore en commençant à l'aimer au-dessus de toutes choses, comme le Souverain-Bien en lui-même et comme sa fin ultime, se proposant dès lors de préférer, dans ses affections et ses œuvres, durant tout le cours de sa vie, son bon plaisir divin et sa gloire, à n'importe quelle chose créée et à elle-même...⁵

Et le Père de nous citer verbalement — il paraît avoir une excellente mémoire — les paroles de la Sainte : « Jésus sait bien que, depuis ma petite enfance, je n'ai jamais voulu autre chose que lui plaire et me faire sainte ».⁶

Elle devait avoir environ cinq ans quand elle fit cet admirable « choix » qui dès lors la fit être « toute de Dieu ». Les conséquences se firent voir bientôt : elle était toute occupée de Lui.

Divers témoignages s'entre-croisent.

Elle a six ans quand sa tante, la sœur de son père, femme de grande piété qui à cette époque demeure durant quelque temps dans la maison paternelle, nous rapporte que bien des fois " elle demeurait les

⁵ P. O. 1158.

⁶ P. O. 968 v.

yeux fixés au ciel comme si elle eut médité tranquillement les grandeurs de Dieu et lui eut fait de tout son cœur des offrandes d'amour".⁷

Délicieusement son frère Francois-Xavier, de quatre ans plus jeune qu'elle, nous rapporte un trait d'enfance d'environ la même époque : « Un jour que je voulais entrer au quartier (des enfants) pour m'unir à mes petits frères qui s'amusaient bruyamment, en me hissant, vu mon bas-âge, sur l'escalier de la porte, je rencontrai sœur Thérèse, qui alors s'appelait Anne, et qui s'était assise, à droite entre deux fenêtres : elle tricotait un bas, les yeux baissés, plongée, comme je le comprends maintenant, dans l'oraison. Elle était si absorbée en Dieu, comme à présent je m'en rends compte, qu'elle ne fit signe aucun de me voir. Mais moi, je m'arrêtai à la regarder (et ne pensai plus à mes petits frères) et la voyant dans cette attitude, je me dis : « on voit qu'elle est bien bonne ; elle est toute pareille à la petite Madone qui se trouve là dans la chambre ». Cela dit, je ne m'occupai plus de mes frères, je redescendis l'escalier et pendant un bel espace de temps, je ne la vis plus circuler dans la maison ». ⁸

Oui, son cœur est déjà pris et la pousse au recueillement en Dieu et à la solitude comme en témoigne encore sa mère, qui faisant visiter au Père Ildefonse la chambrette où toute petite se tenait la Sainte, lui expliquait : « Ici, enfermée seule, ma petite Anne passait ses meilleures heures et quand je m'informais d'elle auprès des servantes, elles me répondaient : elle est comme toujours enfermée dans sa chambre avec ses images pieuses. Si je la faisais appeler, elle venait tout de suite ; mais ayant accompli ce que je lui demandais, elle retournait immédiatement dans sa chambre ». ⁹

Elle fit sa première confession à 7 ans et depuis lors fréquenta ce sacrement « en s'y préparant longuement et avec beaucoup de componction ». ¹⁰ Un jour son père la conduisit à cet effet à l'église des Capucins, peu distante de la villa baronale où la famille passait l'été et située en pleine campagne ; actuellement, transformée en monastère, elle est habitée par une communauté de moniales thérésiennes. Au retour, l'enfant, qui lui témoignait beaucoup de confiance, lui parla de vie spirituelle avec tant de piété et de sagesse, que son père en demeura tout émerveillé et consolé. ¹¹

Cette inclination si précoce à la vie de prière aura-t-elle contribué

⁷ P. O. 1158.

⁸ P. A. 246.

⁹ P. O. 971 v.

¹⁰ P. O. 161 v.

¹¹ P. O. 162.

à hâter la décision de ses parents de la mettre en pension chez les Bénédictines de Florence? Rien ne l'assure, car nous voyons que plusieurs autres filles furent mises par eux, vers le même âge, dans la même maison; mais en tout cas Anne-Marie fut bien heureuse de cette décision; précisément « parce qu'elle avait entendu répéter que dans les monastères il y a plus de facilité pour aimer et servir Dieu ». ¹²

Nous savons qu'effectivement Anne-Marie Redi se plut au monastère.

Il ne faudrait pas s'imaginer la vie qu'on y menait comme celle d'un pensionnat moderne. Anciennement les jeunes filles étaient reçues à l'intérieur d'un monastère cloîtré et en nombre limité. Chacune d'elles avait une maîtresse attirée. A la Sainte échut la Mère Eléonore d'Albizzi qui deviendra plus tard abbesse et témoignera d'elle au Procès de béatification. Son témoignage d'ailleurs est insignifiant: dans sa discipline elle n'a vu qu'une bonne petite fille, pieuse oui et vertueuse, mais qui ne se distingue en rien des autres. On dirait pourtant que la bonne Mère se rend compte que d'autres ont pu y voir plus clair qu'elle, car elle renvoie à ce sujet aux confesseurs.

Je ne puis taire une réflexion de l'un d'entre eux, l'abbé Bertini, qui était le confesseur ordinaire de la communauté durant les derniers temps qu'y passa la Sainte. Quand on lui demanda ce qu'il pensait d'Anne-Marie Redi à l'époque où elle vivait au monastère bénédictin, il répondit (c'est la sœur de la Sainte qui nous a conservé sa réponse): « C'était une jeune fille impertinente comme toutes les autres ». ¹³ J'avoue que cette réponse a éveillé ma curiosité. Ce n'est peut-être qu'une boutade; mais elle fait croire que notre Sainte n'était pas la petite fille douceuse que certains pourraient s'imaginer, au point de croire qu'en cultivant la vie cachée elle n'aurait fait que suivre son penchant naturel.

Les documents du Procès nous renseignent avec abondance au sujet de son tempérament ¹⁴: elle était ardente, aurait été facilement portée à la colère si dès le bas-âge elle n'avait appris à se dominer. Elle était très sensible et éprouvait de grandes répugnances. Elle arrivait à les dominer, mais souvent l'effort qu'elle devait faire sur elle-même lui empourrait le visage. Elle conserva ce défaut jusque dans les premières

¹² P. O. 1173.

¹³ P. A. 457; P. A. F. 101.

¹⁴ Nous avons à ce sujet les témoignages de son père (P. O. 231), du confesseur de S^{te} Apolline, Don Pellegrini (P. O. 343), du P. Ildefonse (P. O. 1574 v.), de la Mère Anne-Marie (P. O. 814 et v.), de sa compagne de noviciat, Sœur Victoire Martini (P. O. 2470).

années de sa vie religieuse ; puis la maîtrise d'elle-même, même extérieure, fut complète. Mais elle eut à combattre ses répugnances jusqu'à la fin de sa vie ; nous verrons en quel sens, durant les derniers temps, elles s'accrochèrent.

Nous sommes renseignés davantage sur les dernières années passées à S^{te} Apolline que sur les premières. Elle avait 9 ans et 4 mois quand elle y entra. L'année suivante (1757) elle y fit sa première communion et reçut la confirmation. Mais c'est vers l'âge de 14 ans qu'on peut noter un nouvel essor dans sa vie spirituelle.

Dès l'année précédente, sentant le besoin de direction et peu portée à s'ouvrir à son entourage — poussée, dirait-on, par le désir dès lors déjà dominant de ne pas se faire remarquer — elle commence avec son père à qui elle témoigne toujours pleine confiance, une correspondance suivie qui pourvut à ses besoins spirituels. Dès cette époque il était question de vocation religieuse, et spontanément, Anne-Marie Redi, songeait à demeurer au monastère où elle se trouvait. En homme prudent, son père, pour lui assurer un choix complètement libre, la fit rentrer à la maison paternelle vers l'âge où, de ce temps, une jeune fille faisait le choix définitif de sa vie. Anne-Marie quittera S^{te} Apolline à 16 ans et 8 mois (1764).

En 1761 elle avait suivi, en même temps que les religieuses, une retraite prêchée par le confesseur de la maison : l'abbé Dante Pellegrini. C'était un prêtre de grande vie intérieure ; sa parole persuasive provoqua dans l'âme d'Anne-Marie Redi un renouvellement de ferveur dont les effets furent notés par ses petites compagnes. L'une d'elles, la Dame Eléonore Prudence Bracci¹⁵ qui lui fut particulièrement liée (et qui signale pour cette époque aussi de la vie de la Sainte sa sollicitude à tenir cachée sa vie intérieure tant aux religieuses qu'aux pensionnaires), nous dit expressément que cette retraite fut l'origine d'une nouvelle application à la vie spirituelle. La jeune fille pouvait facilement s'entretenir avec le prédicateur puisqu'il était le confesseur habituel ; mais celui-ci, qui devait avoir le regard pénétrant, s'était aperçu de son inclination à ne pas se faire remarquer. Il évita donc les longues directions, se contentant de lui donner brièvement les instructions appropriées à son âge. Anne-Marie suppléait pour le reste par sa correspondance avec son père.

L'abbé Pellegrini lui enseigna la pratique de l'oraison ; il lui fournit un bon livre de méditations « il cibo dell'anima » (la nourriture de l'âme)

¹⁵ Tant Sœur Thérèse-Marie Ricasoli (P. O. 2003) que la Mère Anne-Marie Piccolomini (P. O. 973) nous rapportent son témoignage, contenu dans une lettre écrite à la demande de cette dernière.

qui en contient sur tous les dogmes fondamentaux de la religion, en particulier sur la Passion de Jésus. Dès lors Anne-Marie fit oraison, une demi-heure par jour, dans le chœur des religieuses. Le recueillement s'accrut.

Il se faisait voir surtout à la Communion, qui lui fut permise par le confesseur avec la même fréquence qu'aux religieuses. Durant l'action de grâces elle s'absorbait ordinairement au point de devoir la bousculer quelque peu pour lui faire comprendre qu'il était temps de sortir du chœur. Mais elle savait si bien se ressaisir que rien de tout cela n'attirait l'attention.

Dès cette époque croît en elle un besoin intense de se donner, de se sacrifier : elle se lève de nuit pour prier — jusqu'à ce qu'une indiscretion de sa plus jeune sœur, Cécile, qui était venue la rejoindre et nous est signalée comme assez indisciplinée, la trahit ; naturellement la prohibition s'ensuit. C'est alors qu'elle réussit, en s'y prenant d'une manière enjouée, à se faire donner une discipline ; et la religieuse qui la lui a procurée fait la garde quand elle la prend. Elle le raconte elle-même plus tard « en rougissant »¹⁶ au Père Ildefonse.

Évidemment la vie spirituelle d'Anne-Marie à cette époque se concentre sur Jésus : elle l'adore et l'aime profondément au Saint-Sacrement, elle médite sa Passion et acquiert certainement alors cette dévotion pour les images qui la représentent, et qui lui restera toute sa vie ; elle sent le besoin de s'y unir en se mortifiant. Mais tout cela se passe dans le plus grand secret pour son entourage, qui tout au plus, peut se rendre compte parfois de son grand recueillement. Tous les traits de l'âme contemplative s'accroissent déjà en elle ; par-dessus tout, elle est toujours « éprise » de son Dieu : elle veut l'aimer.

Est-ce à cette époque qu'il faut placer le début de sa dévotion au Sacré-Cœur ?

Nous en sommes persuadé. Un fait est tout à fait certain : sainte Thérèse-Marguerite est déjà toute dévote au Sacré-Cœur quand elle arrive au monastère de S^{te} Thérèse en septembre 1764 et c'est cette dévotion qui lui vaudra son second nom de religion « du Cœur de Jésus ». A S^{te} Apolline pourtant il n'y avait pas plein accord au sujet de cette dévotion, alors naissante. Nous ne pouvons rien dire de l'abbé Pellegrini, mais son successeur l'abbé Bertini y était franchement opposé : il la disait « inventée par les Jésuites ».¹⁷ Je me suis demandé parfois s'il ne se sera pas heurté sur ce sujet en une occasion quelconque avec

¹⁶ P. O. 982.

¹⁷ P. A. F. 123 v.

sa jeune pénitente et si une réponse un peu vive de celle-ci n'est pas à l'origine du jugement « d'impertinence » qu'il a porté sur elle. Quoiqu'il en soit, je crois que c'est par son père que la jeune Anne-Marie fut instruite de cette dévotion. Celui-ci avait un frère Jésuite, le Père Diégo Redi qui en était pénétré et composa même des cantiques au Sacré-Cœur. Le père de la Sainte raconte qu'elle apprit la dévotion dans des ouvrages de solide doctrine, que lui-même aura dû lui procurer, comme il lui procurera plus tard la vie de la Vénérable Marguerite-Marie Alacoque. Nous verrons plus loin quelle influence profonde exerça ce dernier livre sur notre Sainte qui fit de la Vénérable sa véritable « maîtresse » spirituelle.

Il nous suffit pour le moment de rappeler que la dévotion au Sacré-Cœur est une dévotion à l'Amour, qui nous fait comprendre que nous devons payer l'amour par l'amour. Ce deviendra la devise de la Sainte : « rendre amour pour amour ». Je ne sais si dès S^{te} Apolline elle répétait cette formule, mais nous allons voir de suite qu'au moment où elle quitta le monastère bénédictin l'amour est déjà devenu tout le but de sa vie...

Le mois de septembre 1763 va orienter inopinément ses aspirations contemplatives vers le Carmel.

Il s'agit d'un fait extraordinaire d'autant plus remarquable, qu'il est l'unique de ce genre dans toute sa vie. Sainte Thérèse-Marguerite n'est pas une sainte à révélations : elle marchera jusqu'à la fin de ses jours par la « foi nue » de Saint Jean de la Croix ; et pourtant à l'origine de sa décision d'embrasser l'austère vie du Carmel nous trouvons une « locution » surnaturelle.

Le fait est indubitable. Non seulement il est clairement attesté,¹⁸

¹⁸ Le fait est rapporté par la Mère Anne-Marie Piccolomini (P. O. 611-613), Soeur Madeleine-Thérèse Vecchiotti (P. O. 1707 v. 1709) Soeur Thérèse-Marie Ricasoli (P. O. 2010 v. 2013) le P. Ildefonse (P. O. 989), son père (P. O. 181 v.); son frère, François-Xavier (P. A. 256), sa sœur Donna Gertrude (P. A. 522). La Sainte avait toujours tenu cette grâce secrète et ne s'en était ouverte qu'à son oncle jésuite, le P. Diégo Redi, et, croirait-on, au P. Colombino qui examina sa vocation; mais ce dernier fait n'est pas certain. La Sainte avait grande confiance en cet oncle et jusqu'à l'époque de la profession, entretint avec lui un commerce épistolaire dispensé de contrôle. Elle ne s'en ouvrit jamais avec le P. Ildefonse, le croyant peut-être dorénavant inutile. Mais plus d'une fois, devant ses compagnes, elle fit allusion à la visite de Cécile Albergotti comme à un jour de grandes grâces. Un jour que, parlant entre compagnes de vocation religieuse, elle assurait ne pouvoir douter de la sienne, Soeur Thérèse du S^t Sacrement (Morelli) la plaisanta en lui demandant si sa vocation ressemblait peut-être à celle de S^t. Louis de Gonzague qui entendit une voix l'appelant à la Compagnie de Jésus. Thérèse-Marguerite ne répondit rien, mais devint toute rouge et s'échappa au plus tôt (P. O. 2012 v.). La sœur de la Sainte, Donna Marie Gertrude Redi, moniale à S^{te} Apolline, apprit le fait par une

mais nous en voyons encore le reflet dans tous les agissements de la Sainte durant les derniers mois qui la séparent de son entrée au Carmel.

Elle reçut en septembre 1763 la visite d'adieu d'une de ses compatriotes d'Arezzo qui venait — c'était la coutume à l'époque — prendre congé d'elle avant de se renfermer au monastère de Sainte Thérèse où l'appelait sa vocation. C'était la jeune Cécile Albergotti qui en religion s'appellera Sœur Thérèse-Crucifiée de Jésus. Au moment où elle quittait notre Sainte celle-ci entend une voix qui lui dit : « Je suis Thérèse de Jésus, je te veux parmi mes filles ». Saisie et émue la jeune fille court au chœur, aux pieds de l'Eucharistie qui est déjà son habituel recours ; là encore elle entend : « Je suis Thérèse de Jésus et je dis que sous peu tu seras dans mon monastère ».

Il est certain que les derniers mois passés à S^{te} Apolline furent pénibles pour notre Sainte. Elle qui caressait depuis des années le désir d'y passer sa vie comme moniale ne s'y sent plus à l'aise. Mais elle ne dit rien à personne de ce qui s'est passé, pas même à son père. Sachant pourtant qu'il doit venir bientôt la prendre pour la conduire à la maison paternelle, elle attend sa venue comme une délivrance.

Les moniales aussi, qui semblent avoir compté fermement sur son entrée chez elles, demeurent à présent en suspens, car la Sainte ne leur déclare rien de ses intentions. Elles demeureront péniblement affectées quand, plus tard, elles apprendront sa décision.¹⁹

Quand au mois d'avril 1764, Anne-Marie Redi rentre à Arezzo pour « délibérer librement sur le choix de son état de vie » comme l'a voulu son père, celui-ci lui donne l'ordre de ne rien déclarer en famille jusqu'au jour de ses dix-sept ans. Trois mois l'en séparent. Il seront consacrés à une vie de piété... et quelque peu de société. On voit que son père, en homme prudent, a voulu la mettre en face de la vie, pour que son choix fût conscient. Mais au fond il était fait.

On admire la prudence de cette enfant qui porte dans son cœur le secret d'une parole qu'elle croit divine et qui ne s'en sert pas même pour obtenir un consentement qui doit décider de sa vie entière. Mais si par son âge Anne-Marie est une enfant, on ne peut dire qu'elle le soit spirituellement. Elle est déjà pleinement maîtresse d'elle-même :

lettre de l'oncle Diégo en personne, et elle le fit connaître au monastère de la Sainte en deux lettres, écrites, la première, à la Dame Julia Bellarmini qui fut un temps postulante carmélite, l'autre à la Mère Anne-Marie Piccolomini.

¹⁹ La soeur de la Sainte rapporte que les moniales de S^{te} Apolline, ayant appris précisément à l'heure des vêpres qu'Anne-Marie Redi ne devait plus revenir parmi elles, en conçurent tant de déplaisir « qu'elles durent se faire violence pour pouvoir les terminer; et cela je l'ai vu personnellement » (P. A. F. 93).

de ses impulsions intérieures comme de ses mouvements extérieurs : tout en elle est parfaitement contrôlé et uniquement dirigé vers Dieu. Déjà elle est une âme entière !

Les mois passés à la maison paternelle la révèlent. La maman est malade. C'est son père qui la conduira à l'église, à quelque réunion, plus tard en pèlerinage. Elle lui obéit simplement et sans compliment, se pare d'ornements mondains qu'elle abhorre. Le coiffeur attestera que jamais elle ne regardait le miroir qu'il lui présentait.²⁰ Elle est déjà trop prise par Dieu pour s'intéresser à autre chose qu'à lui. En famille il arrive qu'elle s'absorbe : « Reviens à nous, Madame Anne ! »,²¹ plaisante agréablement son père. Et elle sourit. Quand au contraire, le soir venu, son père longuement l'entretient du bon Dieu, elle s'épanouit ; alors elle est chez elle.

Il la conduit à l'église pour se confesser et communier ; mais elle n'y va que pour Jésus ; rien ne l'intéresse et elle ne regarde rien. Son père s'en aperçoit quand, entrant après plusieurs semaines dans l'église des Jésuites où déjà maintes fois il l'a conduite, elle lui demande, comme d'une nouveauté, quelle est cette église.

Durant la journée, chez elle, elle n'aspire qu'à la retraite et au calme pour pouvoir prier. Ce n'est pas facile au milieu de cette ribambelle d'enfants : ils furent treize en tout. Les aînés sont en pension ; mais autour d'elle, quatre ou cinq autres continuent leur tapage : elle les allèche par une promesse : « Allez par là, ne faites pas de bruit, si vous êtes sages vous aurez une image ». Les gamins s'éloignaient tandis qu'elle se retire derrière un paravent ; mais ils reviennent à pas de loup pour l'observer ». Ils la voyaient qui de suite se jetait sur le prie-Dieu et y restait longtemps en oraison ». ²²

Sa chambre était témoin de ses prières et de ses mortifications. De nuit, elle dépareillait le lit pour se coucher sur la dure ; mais elle se levait à temps le matin pour tout remettre en ordre. On voit que son confesseur, un Père Jésuite, à qui elle a dû s'ouvrir de sa vocation, lui permet de s'y préparer.

²⁰ Le témoignage du frère de la Sainte est gracieux : « Dès l'époque de sa mort j'appris... de celui qui fut son coiffeur, et s'appelait Philippe Sachetti, originaire de Pise et domicilié à Arezzo, que chaque matin, tandis qu'il la peignait, elle s'entretenait avec lui, mais modestement et sans le regarder. Jamais elle ne prenait ni se laissait présenter le miroir, disant : peu importe ! Et ce même personnage a dit à une personne de ma connaissance : — oh ! je pourrais en dire long sur cette petite moniale. Si moi je devais témoigner, j'aurais bien des choses à dire ! » (P. A. 246).

²¹ P. O. 174^r v.

²² P. A. 264.

Le jour même de ses dix-sept ans, le 15 juillet 1764 elle déclare à sa mère qu'elle veut être carmélite.

Grand émoi, partagé par son père qui veut toutes les assurances pour une décision si importante et qui dépasse ses prévisions : le Carmel thérésien n'est pas une vie religieuse quelconque ! Personne n'ignore que c'est la donation totale, même du point de vue physique. On ne peut s'engager dans une vie pareille sans être sûr de sa vocation.

En père prudent, Ignace Redi veut procurer cette sûreté à sa fille et à lui-même. Il fait examiner à fond cette vocation. Outre le P. Cioni, — le Père Jésuite qui la dirigeait — le père veut entendre l'avis d'un prêtre spécialement expert en vocations religieuses : le chanoine Tonci qui habite dans un grand bourg voisin nommé Castiglione. Il le fait venir, et trois soirées de suite Anne-Marie subit un long examen. Il lui est favorable.

Précisément durant ces jours est de passage à Arezzo, au couvent carmélitain de Sainte Marie des grâces, le P. Provincial de la Province Toscane : le P. Jean Colombino que nous retrouverons plus tard, ami du chevalier Redi et homme de profonde expérience spirituelle. Son jugement confirme celui des deux autres prêtres : il s'agit assurément d'une vraie vocation.

Les époux Redi, en bons chrétiens, se décident : ayant toutes leurs assurances, ils ne s'opposeront pas à la vocation de leur fille. La demande d'admission est faite au monastère de Florence. Appuyée de l'avis favorable du P. Provincial elle est bien accueillie. On n'est pas bien avancé dans le mois d'août que déjà tout s'arrange.

Anne-Marie a écrit aux bonnes Mères de Florence qu'elle désire entrer au monastère pour rivaliser avec ses compagnes « à qui aimera davantage le Seigneur ». Elle ira au Carmel pour réaliser le rêve de sa vie : aimer Dieu, lui donner de l'amour en retour du sien pour elle.

Une tradition locale d'Arezzo veut que la candidate à la vie monastique, avant d'entrer dans un couvent, visite la voisine solitude de La Verna où S^t François reçut les stigmates. Anne-Marie qui aime beaucoup S^t François, brûle du désir de se conformer à cette sainte coutume ; mais elle ne dit rien : elle ne voudrait pas que son père s'impose cette dépense pour elle. Quelle maîtrise de soi cela révèle-t-il chez cette jeune enfant. Mais elle est toute joie et reconnaissance quand son père, de lui-même, décide de l'y mener.

Un des Procès apostoliques nous a procuré une relation circonstanciée de ce voyage, faite par un témoin oculaire. C'est une page délicieuse, prise sur le vif, qui nous révèle d'une manière évidente en la Sainte

une âme déjà toute donnée et uniquement préoccupée de Dieu.²³ Ce n'est pas une « débutante » qui frappe à la porte du monastère de Sainte Thérèse à Florence le 1^{er} septembre 1764.

La première impression que reporta la Mère Anne-Marie Piccolomini de la vue de la jeune postulante qui serait remise particulièrement à ses soins, fut celle d'une âme déjà toute prise par l'amour de Dieu.²⁴

La jeune Redi devait se sentir dès le premier moment tout à fait dans son milieu. La candeur virginale doublée d'un amour ardent ne pouvait que s'épanouir dans cet ascète de choix qu'était le Carmel de Florence. Religieuses vertueuses et austères, les moniales thérésien-nes qui vivent comme des anges de pureté dans une vie de totale obéissance et de dépouillement entier de toutes les commodités, ravissent d'admiration la nouvelle venue qui s'éprend pour elles d'une vénération immense qui lui fera toujours se réputer indigne de vivre au milieu d'elles. Elle tremblera, quand viendront les scrutins d'admission traditionnels, à l'idée qu'on pourrait la renvoyer.

Mais son bonheur rayonne de sa personne. Un tant soit peu gamine, c'est du plus beau naturel que dès les premiers jours elle arrive à se priver de toute commodité. Elle s'est débarrassée du matelas qu'on lui a imposé durant les premiers jours en le portant d'une manière enjouée sur ses épaules pour le déposer sur le lit d'une novice indisposée. A la M. Anne-Marie elle demande la « permission de voler »²⁵ et lui dérobe un sachet d'absinthe dont déjà elle connaît l'usage. Il a suffi d'une simple indication pour lui faire avaler de bon cœur les gros potages qu'on sert au réfectoire carmélitain. Elle a toujours éprouvé de la répugnance pour le « maigre » ; mais puisqu'il doit être son « ordinaire », il faut qu'on s'y mette sérieusement.

Elle fait tout sérieusement, car elle est très recueillie. Cela a frappé toutes les Sœurs dès le premier soir. On lui avait dit, à peine entrée, qu'il y avait occasion de se confesser pour faire la communion le lendemain. Elle accepta aussitôt et s'agenouilla près du confessionnal intérieur du monastère pour se préparer. Le confesseur averti l'attendait ; la communauté aussi, qui désirait s'entretenir avec elle ; mais ni l'un ni l'autre ne voient arriver personne. Mère Anne-Marie va voir : elle trouve la jeune fille toute recueillie, encore occupée à se préparer. Le même soir le fait se répète d'une manière analogue quand elle de-

²³ P. A. F. 154-155 v.; puis 164 et 164 v.

²⁴ P. O. 510 v.

²⁵ P. O. 829.

mande à se préparer à la communion du lendemain ; cette fois encore la sous-maîtresse doit venir l'avertir qu'il est temps de se coucher.

La première formation qu'elle reçoit est solide, plutôt austère. La vieille maîtresse est sévère et ne lui passe rien ; elle l'humilie surtout. Anne-Marie accepte tout gentiment et avec reconnaissance.

Elle est nourrie de la plus pure doctrine carmélitaine. Elle aime par-dessus tout Sainte Thérèse dont elle possède les œuvres dans sa cellule. Elle a pris l'habitude quand elle y entre d'y cueillir une sentence spirituelle ; elle aura toujours comme idéal de l'imiter. Ayant l'esprit très concret et pratique elle goûte fort les ouvrages de formation carmélitaine composés par le Vén. Jean de Jésus-Marie : *l'Instruction des novices*, la *Discipline claustrale*.²⁶ Plus tard elle y ajoutera les « coutumes du noviciat de Pastrana » dont elle se nourrira abondamment.

Ce qui domine en elle durant cette période de postulat c'est une sainte joie : celle d'être arrivée au port. Pour la bien voir il suffit de lire une épître en vers qu'elle envoya à son père vers la fin de décembre 1764.

Dalla mia amata cella
ove riposo in pace
se pur così ti piace
Ti vengo a salutar...

De ma cellule aimée
où je repose en paix
si tu y trouves gré
Je viens te saluer...

Gran piacere in ver trovai
Nell'entrare in monastero
ma il contento fu più vero
quando dentro mi trovai...

Vraiment j'eus grand plaisir
à entrer au monastère ;
mais ma joie fut plus grande encore
en me trouvant dedans...

Deh ! permettimi ch'almeno
io ti dia un caro amplesso
e ti mostri al tempo stesso
la gran gioia che ho nel seno...

Permetts-moi tout au moins
qu'avec goût je t'embrasse
et te montre en même temps
le bonheur de mon cœur...

Così ben mi son trovata
di sì amabile soggiorno
che mi sembra solo un giorno
d'esser quivi io dimorata

Je me suis tant complue
d'un séjour si aimable
qu'il me semble être ici
demeurée un seul jour

Tant'allegra e sì contenta
come or sono non sono mai stata
sana sono ; ma pur malata
il dolor non mi sgomenta

Jamais comme à présent
je ne fus gaie et contente,
je suis saine ; mais même malade
la souffrance ne m'effraie point.

²⁶ Le premier de ces ouvrages est une oeuvre de grande valeur qui à une grande sûreté et profondeur doctrinale allie un caractère éminemment pratique d'éducation spirituelle. Le second est tout pratique et expose la manière d'accomplir parfaitement les divers actes conventuels.

Mia delizia è sempre stata
di tener in allegria
così bella compagnia
e vederla sollevata...²⁷

Mes délices furent toujours
de conserver joyeuse
cette si belle compagnie
et la voir délassée...

Une joie communicative se dégage de ces strophes où elle annonce à son père que le postulat est terminé et qu'elle espère recevoir son consentement définitif pour faire vêtue. Elle est tout entière dans ces lignes dont les dernières rappellent son humeur enjouée. « Sono fur-bina » — « je suis gamine » écrira-t-elle, peu de jours avant de mourir à un Père auquel elle a demandé de lui fournir une poésie pour une fête qu'elle prépare à ses compagnes. Elle était alors en pleine désolation spirituelle ; mais elle n'y perdit rien de son naturel. Sa possession d'elle-même fut toujours merveilleuse.

Les vers cités font allusion à une maladie. Elle dut, de fait, s'aliter au moment même où son postulat — qui était alors régulièrement de trois mois — s'achevait. Un abcès au genou, qu'elle avait tenu caché le plus longtemps possible, lui donna de fortes fièvres et l'empêcha de se mouvoir. Il fallut l'intervention du chirurgien, qui mit au jour d'ailleurs sa force d'âme. Sous le scalpel elle ne broncha pas, heureuse de s'immoler pour Dieu.

Elle ne sortit de clôture qu'à la fin du quatrième mois : le 4 janvier et fut hospitalisée, à la demande de son père, chez la Dame Isabelle Borbolani Mozzi, pieuse veuve qui habitait Florence, où bientôt son père la rejoignit pour lui faire faire ses visites d'adieu à ses frères et soeurs et à ses connaissances. Elle avait à ce moment deux sœurs à S^{te} Apolline (Cécile et Eléonore) et deux frères au collège Cicognini de Prato : Grégoire et François-Xavier. Ce dernier est celui de ses frères qui lui fut le plus uni. On connaît l'admirable trait, rapporté par celui-ci au procès de béatification, qui nous montre encore la Sainte uniquement occupée d'aimer Jésus et de le faire aimer.²⁸

Elle rentra en clôture le 10 au soir pour commencer son noviciat et reçut le lendemain le saint habit.

²⁷ On peut trouver les poésies de la Sainte dans le P. STANISLAO DI S. TERESA, *Un angelo del Carmelo*, Milano, 1934, pp. 215-274. Malheureusement l'éditeur a cru bien faire en retouchant légèrement les deux premières. Une de nos reproductions photographiques nous donne le texte authentique d'une partie de la première.

²⁸ Elle l'avait embrassé, le visage tout enflammé, en lui disant : « Mon petit François, aimes-tu le bon Dieu?... Oh! aime vraiment Jésus; si tu savais comme il est beau, comme il est bon, comme il est aimable!... » A plus de cinquante ans de distance son frère se rappelait la scène comme si elle venait d'arriver (P. A. 242).

La séparation d'avec son père fut un acte héroïque. Celui-ci fut bien moins fort qu'elle. Il demeura si ému après que sa fille eût franchi le seuil de la porte de clôture qu'il ne se hasarda pas le lendemain à assister à la cérémonie et se contenta de la contempler de loin, plus ou moins caché au public.

Mais sa fille aussi était demeurée très émue. De fait, la séparation d'avec son père constitua pour elle le plus grand des sacrifices. Elle le fit virilement, mais ne put s'empêcher d'en ressentir les effets immédiats.

La Mère Anne-Marie, qui alla charitablement la visiter dans sa cellule après qu'elle se fut couchée, lui trouva la figure toute rouge de l'effort qu'elle faisait pour dominer sa douleur.²⁹ Elle l'invita à laisser couler ses larmes afin de se détendre ; mais c'est à peine si la Sainte répondit à l'invitation et bien vite elle se reprit courageusement. Nous verrons jusqu'où elle sut pousser son détachement à l'occasion de sa profession.

Le noviciat fut une période d'exceptionnelle ferveur.

Anne-Marie Redi est devenue Sœur Thérèse-Marguerite du Cœur de Jésus. Nous savons déjà que sa maîtresse ne l'épargne guère ; mais c'est tout ce qu'elle désire, car elle a hâte d'être toute à Dieu.

Le confesseur ordinaire du monastère, le P. Grégoire de S^{te} Hélène, comprend sa sainte impatience, et peu de semaines après sa vêtue, à l'occasion de la fête de Pâques, lui permet de faire des vœux privés qui d'époque en époque seront renouvelés.

À côté du P. Grégoire, le P. Jean Colombino, le Provincial qui a examiné sa vocation, continue à s'occuper d'elle. C'est à lui qu'elle a recours pour dissiper un doute qui lui est venu au sujet de sa vocation. A en juger par la réponse du Père, qui nous est conservée, on croirait que le doute regarde la façon extraordinaire dont sa vocation s'est manifestée ; mais le Père la rassure complètement et n'y fait voir qu'une simple tentation du démon.³⁰

Le noviciat ne s'acheva point toutefois sans qu'elle ne fit la connaissance du religieux qui devait être son vrai directeur, le Père Ildelfonse. Est-ce la Sainte qui craignait de s'adresser au Provincial ? est-ce celui-ci qui ne trouve pas le temps de la suivre ? En tout cas lui a-t-on indiqué, pour remplacer le P. Colombino, l'excellent théologien qui la guidera jusqu'à sa dernière heure. Ce fut vers la fin du mois de novembre ou

²⁹ P. O. 564 et 564 v.

³⁰ P. A. 1092; la lettre est datée du 22 août 1765.

le commencement du mois de décembre 1765 que le P. Ildefonse se chargea de sa direction.³¹

Nous ne possédons pas de « journal » qui nous permette de jalonner les étapes parcourues durant l'année du noviciat, mais nous possédons un précieux document qui nous permet de mesurer les résultats obtenus au bout de l'année qui fut manifestement un grand effort spirituel.

« Mon Jésus, mon amour, je vous promets de vouloir être vôtre, au prix de n'importe quelle répugnance »,³² avait-elle écrit de son sang au début de sa vie religieuse. Maintenant qu'elle entre officiellement dans sa carrière, elle ira vraiment jusqu'au bout. Le document qu'elle compose à l'occasion de sa profession nous montre une âme toute tendue dans l'effort de conquête qui la porte vers son idéal d'être « toute à Dieu ».

Ce sont des notes qu'elle prit au cours de la retraite qui précéda ses vœux solennels et qu'elle mit en ordre immédiatement après. Elles témoignent en même temps d'une grande richesse spirituelle, mais aussi d'une remarquable pénétration intellectuelle.

On demeure étonné de voir une si jeune enfant — elle n'a pas 19 ans — qui n'est au Carmel que depuis dix-huit mois, passés en grande partie dans les besognes ménagères et sans autre formation que celle d'ordre tout à fait pratique du noviciat, et qui néanmoins s'est assimilé déjà parfaitement l'esprit de son Ordre et en a saisi, même intellectuellement, la spiritualité. Non seulement elle a compris que les deux grands instruments d'ascèse, dont se sert le Carmel pour tendre à l'union avec Dieu, s'appellent : dépouillement et recueillement, mais c'est d'après ces deux principes qu'elle a arrangé avec une logique parfaite ce que nous pourrions appeler son « plan de conquête ».

Nous parlons de « conquête », car c'est évidemment d'un effort personnel que témoigne cette page de notes qui vaut la peine que nous l'analysions ;³³ elle reflète évidemment les dispositions intimes de la Sainte à cette époque qui appartient en plein à ce que nous avons appelé la « période ascétique » de sa vie.

S'étant mise en face de la fin qu'elle poursuit, Sœur Thérèse-Marguerite s'est décidée à s'appliquer « avec plus de courage encore à une entière réforme d'elle-même », et voulant le faire en carmélite, « de me dépouiller absolument de toutes mes inclinations pour adhérer uniquement à Vous, mon divin Créateur ». Elle a compris que le dépouil-

³¹ P. O. 1318.

³² P. A. 1069 v.

³³ Nous donnons en appendice le texte complet du document.

lement total libérera son âme dans son ascension vers Dieu ; que l'abnégation prépare l'adhésion à Dieu dans l'oraison qui doit devenir toujours plus unitive ; et sur l'une et sur l'autre elle fixe son regard déjà nourri d'expérience pour arriver à des décisions concrètes, car elle est « pratique » avant tout. Aussi, bien loin de s'engager dans le monde des idées et des inventions personnelles, cherche-t-elle directement dans le champ des observances régulières et monastiques, sachant que là se trouve « la forme et manière (de vivre) à laquelle Vous, mon Jésus, dans votre bonté, m'avez obligée ».

Elle veut tout d'abord que son abnégation soit complète, qu'elle s'étende à toutes les tendances où sa volonté, qui doit être toute livrée à Dieu, pourrait s'attarder en de vaines complaisances et satisfactions personnelles : elle embrassera donc l'obéissance « entière, en toutes choses, sans retard », pour renoncer à toute volonté propre ; « une plus minutieuse mortification de toutes mes puissances, passions et sens », pour faire mourir toute recherche de satisfaction personnelle ; elle nourrira une extrême bienveillance pour ses sœurs, se proposant d'être indulgente avec elles en toutes les occasions, de cacher et d'excuser leurs défauts, d'en parler toujours avec estime », afin d'éliminer ainsi toute sévérité de jugement, toute exigence d'amour-propre ; finalement, elle cherchera à mettre celui-ci sous les pieds en se proposant « de fuir et d'abhorrer toute louange et de ne dire jamais chose aucune qui pût directement ou indirectement me la procurer ».

Il suffit de parcourir les abondants témoignages du Procès de béatification sur les vertus héroïques de la Sainte pour se rendre compte que ces résolutions ne sont point demeurées lettre morte, mais ont été tenues avec une fidélité à toute épreuve ; mais il est utile de voir qu'elle-même les avait formulées les yeux fixés sur son idéal d'union à Dieu.

Il ne suffit pas d'ailleurs, de dépouiller la volonté ; il faut encore dégager l'intelligence si nous voulons qu'elle puisse s'occuper uniquement de Dieu dans l'oraison continuelle ; et voilà pourquoi, aux résolutions qui procurent le dépouillement de la volonté, suivent celles qui doivent purifier l'intelligence.

Sœur Thérèse-Marguerite, sachant « qu'une âme ne peut être toute à Vous si elle ne dépouille son esprit ensemble avec le cœur de toute préoccupation de ce monde, pour penser uniquement à Vous » se propose de se détacher de toute nouvelle qui pourrait lui arriver du dehors du monastère. Mais elle sait très bien que cela ne suffirait pas, si elle ne renonçait encore à ce qu'elle peut apprendre de la vie de ce « petit monde » qu'est le monastère lui-même et qui pourrait inutilement l'oc-

cuper ; elle s'attachera donc à être « toujours muette sur tout ce que font ses sœurs, sourde à tout ce qu'elles diront, aveugle pour tout ce qu'éventuellement je pourrai voir ». Ainsi conservera-t-elle tous ses sens pour « Vous servir, louer et bénir, Vous mon Dieu et mon unique et vrai bien ». C'est du pur Saint Jean de la Croix.

Tout ce que le Procès de béatification nous rapporte au sujet du silence si ponctuel et de la modestie exquise de la Sainte nous fait voir qu'ici encore les résolutions sont devenues de vraies règles de vie. Le Père Ildefonse nous avertit d'ailleurs que pour la Sainte, former un bon propos, équivalait à en faire l'objet d'un vœu, tant elle s'appliquait à y être fidèle.³⁴

On comprend qu'une vie d'oraison édifiée sur des vertus si généreusement pratiquées devait devenir facilement contemplative.

De fait, quand le Père Ildefonse rencontra sainte Thérèse-Marguerite — et nous savons que ce fut durant l'année même du noviciat, vers la fin de l'année 1765 — il la trouva dans cette « oraison de foi » que mieux que tout autre a décrite Saint Jean de la Croix.³⁵ Nous savons que dans cette oraison de forme contemplative, une activité simplifiée de l'âme se rencontre avec une infusion divine qui, demeurant souvent cachée, peut encore laisser l'âme dans une grande aridité. Et ce fut évidemment le cas de sainte Thérèse-Marguerite qui, passant aux résolutions qui regardent sa vie d'oraison, marque qu'elle veut être fidèle à « l'exercice de la présence de Dieu » mais aussi d'une manière particulière aux heures d'oraison que prescrivent les Constitutions « ne la laissant jamais sans la décision de l'obéissance et sans une très grave nécessité » et se décidant à y être intégralement fidèle malgré « les aridités, les angoisses, les ennuis et les désolations que pour vos finalités très saintes il Vous plaira de m'envoyer dans l'exercice même de l'oraison ».

Ceci nous fait voir en notre Sainte une âme qui est bien loin de jouir imperturbablement des consolations célestes. Le climat ordinaire de son oraison fut celui de l'aridité et des difficultés ; et nous verrons qu'il en fut de même jusqu'à la fin de ses jours. Et pourtant, nous le verrons, les angoisses d'amour qu'elle endura, la conduisirent aux cimes les plus élevées de l'union divine.

Mais pour le moment nous n'en sommes encore qu'aux premières phases de sa vie d'oraison, qui néanmoins, grâce à l'oraison de foi, introduit déjà la Sainte dans une sorte de « passivité » ; mais celle-ci ne semble pas être — ordinairement du moins — « expérimentale » —

³⁴ P. O. 1234 v.

³⁵ P. O. 1099 v.

et laisse habituellement son âme dans une grande obscurité. Il reste néanmoins que, dans cette obscurité, Dieu la travaille secrètement ; rien d'étonnant si un beau jour cette action divine fera soudainement irruption dans sa conscience en y faisant sentir son emprise totale.

Le document que nous analysons s'achève par une résolution où la Sainte « se propose d'une façon définitive de déposer et de vaincre toute la répugnance que parfois j'éprouve à manifester mon intérieur et toutes les aspirations de mon cœur à celui qui se trouve à votre place pour ma plus sûre direction spirituelle ». On est heureux de pouvoir relever cette note si « catholique » de la spiritualité de notre Sainte et de remarquer en même temps que cette ouverture entière qui caractérisait ses rapports avec son directeur spirituel — avec lui seul d'ailleurs — loin de lui être naturelle et facile, était objet de répugnance et d'effort. Mais jamais un effort requis n'arrêta notre Sainte.

Mais il faut que nous revenions sur son oraison.

Tout d'abord pour rappeler qu'à l'époque où elle nous parle des aridités de son oraison devenue contemplative, elle n'en était plus aux débuts de sa vie de prière mentale. On sait qu'elle s'exerça dans la méditation depuis l'âge de quatorze ans, et que bien vite elle arriva à y être profondément recueillie. Quand elle arrive au Carmel, elle avait acquis déjà une grande facilité à se mettre en contact avec Dieu.

Il faut remarquer encore que cette « oraison de foi », tout en la portant « à la plus haute contemplation des attributs et des perfections divines »,³⁶ ne l'éloignait nullement de Jésus. Son point de départ et d'appui dans l'oraison, continue à être « les mystères de la vie, la passion et la mort, l'humanité sainte de Jésus-Christ, comme aussi les maximes éternelles et les doctrines de Notre-Seigneur... ».³⁷ Mais de Jésus-Homme elle s'élève à Dieu et pénètre « contemplativement » dans les mystères divins. En cela encore elle est parfaite « thérésienne ».

On sait combien sainte Thérèse de Jésus a enseigné à ses filles, même devenues contemplatives, à s'attacher à Jésus.³⁸ Thérèse-Marguerite a suivi parfaitement ses conseils.

Dans ses propos d'abnégation que nous venons de passer en revue elle revient sur le Christ son modèle, qu'elle sent devoir imiter : « l'épouse ne peut plaire à l'époux si elle ne s'étudie avec particulière diligence à devenir toute semblable à lui » ; elle veut donc « être toute

³⁶ P. O. 1099 v.

³⁷ Ibid.

³⁸ Vie, ch. 22 et *Chateau intérieur*, Vèrnes Demeures ch. 7.

crucifiée avec lui ». C'est pour pouvoir s'appeler son épouse qu'elle veut « refréner ses passions prédominantes » ; c'est « son image » qu'elle veut contempler dans ses Sœurs qu'elle veut entourer de sa bienveillance ; c'est devant Jésus qu'elle s'humilie ; c'est à lui directement qu'elle s'adresse en formulant tous ses bons propos. Evidemment, Jésus est au centre de sa vie spirituelle. Mais nous allons voir comment Il la conduit au Père, et à la Trinité.

Dans sa façon de pratiquer l'exercice de la présence de Dieu elle s'est d'ailleurs attachée spécialement à se maintenir en rapport avec la « présence réelle eucharistique », faisant du tabernacle le centre du monastère où son imagination et son cœur la reconduisent constamment.

On n'aurait guère compris la spiritualité de sainte Thérèse-Marguerite si on n'avait saisi le rôle que joua l'Eucharistie dans sa vie : il est réellement central. Pour elle, Jésus-Hostie, c'est Jésus qui vit avec elle au monastère et à qui elle réfère tout. Elle a réussi admirablement à faire l'union entre sa vie de prière et de travail assidu en cherchant *uniquement* en celui-ci à faire la volonté de Dieu,³⁹ mais cette volonté de Dieu, c'est la volonté de Jésus qui vit au tabernacle, qu'elle ne perd jamais de vue et auquel elle recourt incessamment. A l'office, qu'au Carmel on récite près du tabernacle, elle exulte dans sa présence : « Les yeux à terre, le cœur à Dieu ! Dieu est ici réellement présent »,⁴⁰ a-t-elle écrit sur un bout de papier qu'elle garde dans son bréviaire.

A une époque si peu liturgique comme est la sienne, grâce à sa connaissance du latin, elle se nourrit des textes sacrés que souvent elle pénètre « contemplativement » et qui lui reviennent sur les lèvres durant le jour. Elle assiste « liturgiquement » à la sainte Messe, se rendant bien compte de ses parties essentielles⁴¹ et nourrissant les dispositions ap-

³⁹ P. O. 1183.

⁴⁰ Sœur Madeleine-Thérèse Vecchietti témoigne « d'avoir trouvé, après sa mort dans le diurnal qui était à son usage, un feuillet de papier où était écrit de sa main : — les yeux à terre et le cœur à Dieu ! Vere Deus est in loco isto — et elle se le tenait devant soi durant la récitation de l'office » (P. O. 1739).

⁴¹ La Sainte qui avait, dès avant son entrée au monastère, une vraie dévotion pour son homonyme la Vén. Thérèse-Marguerite Farnèse du Carmel de Parme, avait recopié de sa « Vie », pour son usage personnel, une espèce d'horraire où la Vén. avait marqué de quelle manière elle voulait accomplir les divers actes réguliers journaliers. Ici encore, il ne s'agit pas d'une pure formalité : la Sainte fit un usage assidu du feuillet recopié, comme en témoignait l'état même du feuillet. Or il expose entr'autre la manière d'assister à la St^e Messe : « à l'offertoire, je renouvelle ma profession; avant l'élévation je demande au Seigneur que, de même qu'il transforme le pain et le vin dans ses très précieux Corps et Sang, de même il daigne me changer toute en Lui. A l'élévation je l'adore et je renouvelle encore ma profession, et lui demande ensuite ce que je désire de lui... » (P. A. 1076 v.).

propriées aux différents moments du saint sacrifice. En un mot, elle unit intimement la vie liturgique à la piété personnelle, la vie méditative à la vie contemplative. Tout cela nous la fait sentir bien près de nous. Elle n'est nullement une sainte menée par les voies extraordinaires ; mais elle s'est servie avec application et ferveur de tout cet ensemble de moyens surnaturels qui sont à la disposition de chacun de nous et que la spiritualité moderne nous a mieux appris à connaître et à estimer. C'est une sainte de notre temps !

J'aime surtout la voir, elle qui est déjà une mystique, et qui atteindra les sommets de la vie contemplative, si assidûment appliquée aux pratiques de l'ascèse vertueuse qu'elle n'omet, à vrai dire, aucun effort possible. A coup sûr a-t-elle évité jusqu'à l'ombre de tout quiétisme théorique et pratique. Ici encore est-elle une vraie fille de saint Jean de la Croix chez qui l'oraison contemplative s'épanouit en l'âme « décidée » à embrasser « non le plus facile mais le plus difficile ; non ce qui plaît, mais ce qui déplaît ; non le plus, mais le moins... ».⁴²

Il semble bien que c'est encore à cette époque qu'il faut constater chez la Sainte un nouvel approfondissement de sa dévotion au Sacré-Cœur. L'occasion en fut l'acquisition de la « vie » de la Vénérable Marguerite-Marie Alacoque que son père lui procura. Ce fut le Père Colombino qui lui en donna l'autorisation. Le Père Ildefonse ne peut préciser si ce fut du temps de son provincialat (jusqu'en mai 1766) ou durant l'époque où il fut confesseur ordinaire du monastère (jusqu'en août 1767, où il mourut d'apoplexie), mais certaines expressions employées par la Sainte dans ses notes de retraite de profession font croire qu'à cette époque elle devait déjà posséder le livre.

La vie de la Vénérable, écrite par Mgr Languet, évêque de Soissons, avait été publiée à Venise, traduite en italien, dès 1740. Elle contient des extraits abondants des écrits de la Vénérable. En les parcourant, Sœur Thérèse-Marguerite éprouva une émotion profonde : elle vit dans la Vénérable une réalisation idéale des secrètes aspirations de son âme pour qui toute sa vocation à l'amour se concrétisait dans la dévotion au Sacré-Cœur et dès lors elle la proclama sa « maîtresse ». Ce ne fut pas un vain mot. Toute la conception de la Vén. Marguerite-Marie passa à la Sainte et jusqu'à ses expressions devinrent siennes. Il y eut assimilation complète ; ce qui n'empêcha pas d'ailleurs, mais favorisa au contraire l'union de la caractéristique de la Sainte, sa tendance à la vie cachée, avec la spiritualité de Marguerite-Marie. Nous verrons

⁴² ST JEAN DE LA CROIX, *Montée du Carmel*, I. I, ch. 13.

plus loin, comment cette « fusion » amena notre sainte aux plus hautes cimes de la vie spirituelle « trinitaire ». Son itinéraire spirituel fut vraiment « du Sacré-Coeur à la Trinité », mais en passant par les profondeurs de la « vie cachée ».

Le Père Ildefonse — sans précision de date malheureusement — nous a exposé de la manière la plus concrète comment Thérèse-Marguerite concevait la dévotion au Sacré-Coeur. Il l'avait appris de sa propre bouche, l'ayant examinée plusieurs fois à ce sujet. Il est à croire qu'à partir de l'époque qui nous occupe, elle n'aura pas beaucoup varié substantiellement dans sa conception, bien que celle-ci ait pu devenir plus précise avec le temps.

Le Père nous dit qu'elle regarde le Sacré-Coeur comme « le centre (de manifestation) de cet amour dont le Verbe divin, dès le sein du Père nous a aimés de toute éternité, et grâce auquel il a mérité dans le temps que nous aussi, par le même amour participé, nous puissions l'aimer de retour sur terre et au ciel. Telle est la signification que... je trouvai qu'elle donnait à cette dévotion, la faisant consister tout entière à aimer de retour, incessamment, le principe (inspirateur) de celui qui nous a tant aimés.⁴³

Evidemment pour Thérèse-Marguerite la dévotion au Sacré-Coeur remonte jusqu'à l'amour divin et éternel du Verbe, amour qui se manifeste dans le Cœur Sacré, amour dont le fruit le plus précieux en nous, est de nous avoir rendus capables d'aimer surnaturellement, de payer de retour cet amour par un amour du même ordre : l'amour de charité. Et donc, pratiquement, la dévotion au Sacré-Coeur consiste à « rendre amour pour amour ».

De fait, ce besoin « d'aimer de retour » est déjà toute la vie de Thérèse-Marguerite et le deviendra toujours plus.

Ce besoin d'aimer, ou plutôt de « donner de l'amour à Dieu » — car son besoin d'aimer se révélera, toujours davantage, libre de tout retour ou d'intérêt personnel, — se manifeste déjà à cette époque par la pratique des « défis d'amour » qu'elle entreprend avec ses compagnes du cloître et auxquels se trouvent associées parfois même certaines personnes du siècle. Il s'agit non seulement de trouver un appoint pour mieux aimer personnellement, mais encore de procurer à Dieu l'amour des autres âmes que nous pouvons atteindre.

La pratique des défis, au Carmel, remonte à sainte Thérèse ; mais ils s'exercent au sujet de n'importe quelle vertu. Chez sainte Thérèse-

⁴³ P. O. 1175.

Marguerite ils ont tous comme objet, de l'une ou de l'autre façon, l'exercice de l'amour de Dieu.

C'est celui qu'elle prit avec Sœur Thérèse-Crucifiée Albergotti qui porte davantage l'empreinte de la dévotion au Sacré-Cœur. Il semble bien qu'il commença vers l'époque qui nous occupe, mais il continua, en s'intensifiant dirait-on, jusqu'à la fin de la vie de la Sainte. La Sœur Albergotti nous rapporte que Thérèse-Marguerite ne lui laissait à ce sujet aucun moment de répit et la poussait sans cesse à l'exercice de l'amour le plus actuel. Nous possédons encore une bonne vingtaine de billets que la Sainte écrit sur ce sujet à sa compagne ; ils sont malheureusement sans date. Nous y voyons comment la Sainte se servait couramment à ce sujet des expressions de la Vén. Marguerite-Marie, recopiées littéralement de sa « Vie », et mises ou non dans la bouche de la « maîtresse ». Ils n'ont donc aucune prétention d'originalité quant à leur contenu ; mais original, à coup sûr, est l'emploi que la Sainte sut en faire et qui procura un rayonnement inattendu de la spiritualité de l'humble visitandine dans le cloître carmélitain de Florence.

Si d'ailleurs la dévotion au Sacré-Cœur y fleurit dès cette époque, sainte Thérèse-Marguerite y eut sa part. Ce fut même elle qui fit célébrer la première fois la fête du Sacré-Cœur dans la communauté et d'une façon assez originale.

Le décret qui permettait la célébration liturgique de la fête du Sacré-Cœur, fut concédé à l'Ordre du Carmel dans les premiers mois de l'année 1767 ; mais quand vint le vendredi après l'octave du *Corpus Domini*, on décida — pour ne pas déranger le calendrier déjà établi ! — de renvoyer la première célébration de la fête à l'année suivante.

Thérèse-Marguerite ne pouvait pas ne pas être peinée d'un tel délai. Mais pauvre petite moniale, que pouvait-elle faire ?

Elle était précisément sacristine à cette époque. Elle demanda et obtint de la Mère Prieure de pouvoir exposer sur le minuscule autel du chœur intérieur du monastère, une image du Sacré-Cœur ; elle mit tous ses soins à l'orner le mieux possible. Puis, le soir, elle demande encore de pouvoir, dans la pièce attenante au chœur, chanter quelques cantiques en son honneur composés par son oncle Jésuite le Père Diégo Redi. Les moniales étaient invitées à y assister et comme elles y venaient de bon gré, la Sainte demanda à toutes celles qui pouvaient jouer d'un instrument de musique de vouloir accompagner le chant.⁴⁴

⁴⁴ P. O. 1754 et v. Le témoignage est de Sœur Thérèse-Madeleine, et ne manque pas de charme : « L'année 1767 notre Ordre obtint de la Sacrée Congrégation des Rites le décret concédant la faculté de célébrer l'office et la Messe

Voilà donc, à défaut de célébration liturgique, un concert improvisé pour y suppléer, et organisé proprement par sainte Thérèse-Marguerite du Cœur de Jésus.

Mais il nous faut revenir un peu en arrière, et retourner au moment de la profession de la Sainte (12 mars 1766).

Avait-elle déjà lu chez la Vén. Marguerite-Marie cette belle sentence : « L'amour ne veut pas un cœur partagé, il veut tout ou rien ? ».⁴⁵ Je ne sais ; mais il est certain que dans les jours de préparation à ses saints vœux solennels, Thérèse-Marguerite sentit plus que jamais le besoin d'offrir à l'amour « un cœur entier ».

Il faut dire à la gloire de cette enfant, entrée au cloître à 17 ans, qu'au grand jamais elle ne s'y attacha sensiblement ni à une supérieure, ni à une compagne quelconque. Il n'y a pas la moindre ombre à cet égard dans toute sa vie. Elle n'a jamais cherché à plaire à personne, sauf à son Dieu. Pour elle-même, elle ne voulut jamais rien d'autre que passer inaperçue et n'être tenue pour rien.

Mais nous savons qu'elle avait une très grande affection pour son père, qui lui fut père même spirituellement et qui la méritait bien, en homme de grande vertu qu'il était.

Quand Thérèse-Marguerite, à la veille de sa profession s'examina pour voir s'il n'y avait plus rien à quoi elle eût dû renoncer pour être toute à Dieu, il lui sembla qu'il pouvait y avoir dans ses relations avec son père encore un peu de recherche naturelle. Elle décida aussitôt d'y renoncer.

Elle profita de la coutume, existant au monastère de Florence, qui lui permettait à la veille de sa profession d'envoyer à son père une lettre non sujette à contrôle, pour lui envoyer le message : « Mon Père, je

(du S. C.) le vendredi qui suit immédiatement l'octave de la fête du *Corpus Domini*. Elle s'en montra toute joyeuse. Elle exerçait cette année-là l'office de sacristine et au jour de la fête, comme on n'en avait pu faire l'office pour ne pas déranger le calendrier (!) qui déjà avait été arrangé, elle demanda et obtint de la Mère Prieure la permission d'exposer à notre vénération, sur le petit autel du choeur, une image de Notre-Seigneur qui montre son Cœur... ou de son seul Cœur (je ne m'en souviens plus précisément) qu'elle avait à son usage. Se servant de cette permission, elle l'exposa en l'entourant de tous les ornements possibles. Durant la soirée du même jour, elle demanda encore à la Mère Prieure la permission de chanter, dans la chambre attenante au choeur, certaines strophes composées par Monsieur l'Abbé Diégo Redi ex-jésuite, — (on se rappellera que la Compagnie de Jésus venait d'être supprimée) — et que nous aussi nous aurions pu y prendre part. La supérieure consentit encore, et alors elle demanda à toutes celles qui étaient capables de jouer d'un instrument de vouloir accompagner son chant. Et cela se fit à son réconfort spirituel et au nôtre ».

⁴⁵ P. A. 1044 v.

me détache de vous, pour être toute à Jésus ». ⁴⁶ Et elle lui expliquait comment elle avait décidé de ne plus chercher d'autre contact avec lui que dans le domaine purement spirituel et en toute et pure dépendance de l'obéissance conventuelle. Une union spirituelle plus profonde, avec rendez-vous quotidien « dans le Cœur de Jésus » serait substituée à toute recherche de satisfaction naturelle.

On possède encore la lettre que son vertueux père lui écrit à cette occasion ⁴⁷ et où il accepte pleinement la proposition que la Sainte, avec sa logique habituelle, poussa de fait jusqu'au bout. Son père était convaincu qu'il n'y perdrait rien ; son affection deviendrait seulement plus pure, et plus surnaturellement féconde.

Quand elle reçut sa dernière visite en 1769, l'année avant de mourir, il était en compagnie de son jeune frère François-Xavier qui délibérait d'entrer chez les Jésuites. Au procès de béatification celui-ci nous rapporte que, parlant en particulier avec la Sainte quelques minutes avant le départ de son père, il demanda à Sœur Thérèse-Marguerite : « Cela vous fait-il de la peine de laisser votre père et de ne plus le voir ? » Elle répondit en riant : Pensez-vous que je veux reprendre à Dieu le sacrifice que je lui ai fait ? Cela dit, elle se leva et alla à la grille où se trouvait son père. A peine arrivée là, elle se jette à genoux à terre et avec le visage le plus impassible lui dit : Voulez-vous me donner votre bénédiction ? Lui se leva et la bénit avec la plus grande émotion et douleur ». ⁴⁸

Elle ne devait plus le revoir ici-bas. Mais quelle maîtrise d'elle-même suppose une telle conduite ! Thérèse-Marguerite était vraiment « toute » du Cœur de Jésus ; mais tous les soirs avant de se coucher, dans ce divin Cœur elle retrouvait son père et instamment priait pour lui.

Dieu ne pouvait laisser de « chercher cette âme » qui si généreusement « le cherchait ». ⁴⁹

Nous allons le voir à l'œuvre.

⁴⁶ P. O. 189.

⁴⁷ Le texte intégral en est publié dans la *Rivista di vita spirituale*, 1947 pp. 187-191.

⁴⁸ P. A. 256 v.

⁴⁹ St. JEAN DE LA CROIX, *Vive flamme*, strophe III, n. 28.

II.

PÉRIODE MYSTIQUE

Tous les dimanches « après l'Épiphanie » comme aussi les dimanches « après la Pentecôte », au capitule de Tierce on récite les paroles de la 1^{re} épître de S^t Jean : « Deus charitas est, et qui manet in charitate in Deo manet et Deus in eo ». En l'année 1767, probablement vers la fin de janvier, tandis que notre Sainte assistait à l'office divin, au moment où elle entendit ces paroles récitées par l'hebdomadière, elle fut prise par une sorte de ravissement. Il dut être bien profond car on s'aperçut de ses effets deux, trois jours durant.⁵⁰ On sait le soin particulier que met-

⁵⁰ Le dernier biographe de la Sainte, le P. Stanislao, date ce fait d'un dimanche après la Pentecôte 1767 (*Un angelo del Carmelo*, p. 144), mais cette date n'est pas admissible car un ensemble de témoignages et d'événements nous force à anticiper. La Mère Anne-Marie Piccolomini parle d'un dimanche après la Pentecôte de 1766, mais rattache néanmoins le fait aux journées où la Sainte fut chargée de l'assistance de la Mère Marie-Agnès Quarantesi gravement malade et qui avait besoin de beaucoup de soins. Les deux derniers mois de la maladie de la Mère Agnès, qui mourut le 22 avril 1767, la Sainte la soigna seule; mais auparavant elle prêta pour quelque temps ses services à l'infirmière en titre Sœur Jeanne-Thérèse Capponi. Elle devait donc être au service de la malade vers la fin janvier ou le début de février. Précisément à cette époque de l'année liturgique, tous les dimanches « après l'Épiphanie » on récite à Tierce le capitule : *Deus charitas est*. Il revient ensuite tous les dimanches « après la Pentecôte ».

Le Père Ildefonse rapporte que l'épreuve spirituelle de la Sainte commença peu de temps après la grâce du « Deus charitas est » et parle à ce propos de la lettre que le P. Jean Colombino écrivit à la Sainte pour la reconforter; cette lettre est datée du 31 mars 1767.

Ces deux témoignages nous porteraient donc à placer la date du « Deus charitas est » vers la fin janvier 1767.

Le P. Ildefonse toutefois parle autre part d'un dimanche après la Pentecôte de 1767 (P. O. 1186), mais il parle un peu évasivement.

Sœur Madeleine-Thérèse Vecchietti et Sœur Thérèse-Marie Ricasoli parlent, la première, de l'époque où la Sainte, était sacristine (elle le devint en mai 1767) la seconde de mai-juin 1767; mais toutes deux parlent seulement du fait qu'elle répétait les paroles « Deus charitas est ». Or il ressort du témoignage de Sœur Marie-Victoire Martini (P. O. 2456 v.) que cette répétition des paroles du capitule dut lui arriver assez souvent. Ce fait s'accompagnait d'un grand recueillement qui semblait le rendre quelque peu « absente » de son entourage. Cette sorte d'absorption porta même la Mère Prieure, — qui en femme prudente désirait être rassurée au sujet d'un phénomène qui avait quelque chose en dehors de l'ordinaire, et aurait pu être interprété comme une sorte de faiblesse d'esprit, — à la faire examiner à ce sujet par le P. Provincial, Vincent-Marie et par l'ex-Provincial, le P. Jean Colombino. Cet examen, qui fut tout à l'honneur de la Sainte, dut avoir lieu entre mai et août 1767, car le P. Vincent-Marie entra en charge vers le début de mai et le P. Colombino mourut au mois d'août. Il avait même dû, quelque temps auparavant, abandonner sa charge de confesseur ordinaire du monastère ce qui reporterait l'examen au moins à juillet.

Il semble donc qu'il ne reste aucun doute raisonnable au sujet de la date de fin janvier 1767. Il y a convergence sur ce point du témoignage de la Mère

tait la Sainte à ne rien laisser transpirer au dehors de sa vie intérieure. Mais cette fois elle était tellement « prise » par l'objet divin qu'elle n'arrivait pas à s'en détacher.⁵¹ Elle circulait dans les cloîtres comme « en-dehors d'elle-même » se rendant d'un endroit à l'autre du monastère pour s'occuper de ses multiples besognes et d'une façon intelligible elle répétait « rapidement »⁵² « Deus charitas est... ». A tel point qu'une de ses compagnes, qui s'en était rendu compte, lui demanda : mais pourquoi répétez-vous ces paroles ? Alors la Sainte, se rendant compte sans doute de s'être un peu trahie lui répondit finement : « que les ayant entendues un dimanche au capitule, à l'heure de tierce, elle les répétait parce qu'elle y avait trouvé goût et qu'elles lui avaient fait grande impression ».⁵³

Sœur Thérèse-Marie Ricasoli, sa compagne de noviciat, rapporte « qu'elle avait le visage tout enflammé et avait l'air d'être hors d'elle-même » ; elle prononçait les paroles « avec sentiment et à haute voix et avec réflexion ».⁵⁴

Le Père Ildefonse qui rapporte que le fait lui fut narré par plusieurs religieuses du monastère ajoute, qu'au chœur « elle s'enflamma à tel point dans la pénétration de ces paroles qu'elle demeura plusieurs jours comme abstraite et hors d'elle-même, se les répétant souvent à elle-même à voix basse... et vu la manière et la fréquence avec laquelle elle les proférait on se rendait bien compte qu'elles étaient accompagnées d'une extraordinaire inflammation d'amour de Dieu ; et depuis ce jour on nota chez elle un progrès toujours croissant dans toutes les vertus ».⁵⁵

On ne peut douter raisonnablement qu'une grâce mystique qui produit de tels effets psychologiques et moraux n'appartienne à la catégorie des contemplations unitives dont sainte Thérèse de Jésus dans les cinquième et sixième *Demeures* et saint Jean de la Croix dans la strophe

Anne-Marie, pour autant qu'elle rattache le fait à l'époque où la Sainte soignait la Mère Marie-Agnès Quarantesi (depuis janvier-février 1767) et de celui du P. Ildefonse qui rattache à ce fait le début de l'intensification de son épreuve d'amour qui a occasionné la lettre du P. Colombino du 31 mars 1767. Les autres témoignages indiquent plutôt que la Sainte continuait dans la suite, pour tout un temps, à répéter ces paroles (peut-être surtout quand elle les entendait de nouveau au chœur, les dimanches « après la Pentecôte »). Il n'y a que le second témoignage du P. Ildefonse qui parlerait explicitement d'un dimanche après la Pentecôte de 1767 ; mais nous avons noté qu'il y a quelque chose de vague et il est en désaccord avec le témoignage beaucoup plus précis concernant le début de son épreuve spirituelle.

La date de janvier-février 1767 nous semble donc assurée.

⁵¹ P. O. 748 v.

⁵² *ibid.*

⁵³ P. O. 749.

⁵⁴ P. O. 2057 v.

⁵⁵ P. O. 1186.

26ème du *Cantique spirituel* nous ont laissé des descriptions caractéristiques. Tout fait croire qu'en ce moment Thérèse-Marguerite a « bu dans le cellier intérieur »;⁵⁶ en tout cas, quand la grâce est passée, elle est demeurée plusieurs jours durant dans « l'oubli » de tout le reste et dans l'absorption en Dieu, rapportant de là un nouvel élan dans la vie spirituelle.

Mais ce n'est point là l'unique indice qui nous fait croire à une grâce d'union. Nous trouvons des preuves beaucoup plus fortes tant dans la caractéristique souffrance d'amour qui proprement en ce moment naît dans l'âme de la Sainte, que dans l'interprétation qu'un jour elle donna elle-même au Père Ildefonse de ces paroles sacrées qui la ravirent en Dieu.

Le Père nous dit, que quand leur conversation roulait sur l'amour de Dieu, « elle commençait presque aussitôt à être hors d'elle-même, et tantôt par des soupirs enflammés, tantôt par des exclamations espacées, tantôt en un discours suivi, elle me faisait comprendre, sans le vouloir, les conceptions élevées de connaissance et d'amour de Dieu qu'elle nourrissait dans son esprit ».⁵⁷ Un jour, en cet état, il lui explique les paroles *Deus charitas est...* « elle me dit des choses divines, faisant remarquer que cette charité est l'amour même dont Dieu s'aime de toute éternité, le propre Esprit de Dieu, qui est comme sa vie et son haleine, qui est l'Esprit-Saint, la troisième Personne de la Sainte Trinité indivise. Et quand on dit que celui qui est dans la charité est en Dieu et Dieu en lui, cela veut dire qu'il vit dans la vie de Dieu et Dieu, d'une certaine façon, dans sa vie à lui. Et elle concluait : « il en est ainsi parce que entr'eux il n'y a qu'une seule vie, une seule charité, un seul Dieu ; mais en Dieu tout cela est par essence, dans la créature au contraire, par participation et par grâce ; et ainsi il demeure vrai que tout est commun entre les amants ».⁵⁸

Il suffit de méditer ce texte pour voir clairement que Thérèse-Marguerite a dû connaître expérimentalement un état semblable à celui que décrit saint Jean de la Croix dans les dernières strophes du *Cantique spirituel* et où il montre l'âme, transformée mystiquement dans l'Esprit-Saint, qui prend conscience de rendre à Dieu la pareille en amour.

Si elle le peut, c'est parce que, grâce à la transformation d'amour, « l'âme aime Dieu avec la volonté de Dieu qui est aussi sa volonté, et

⁵⁶ St. JEAN DE LA CROIX, *Cantique spirituel* (B), str. 26. cf. St^e THÉRÈSE DE JÉSUS, *Vie*, ch. 20, n. 21.

⁵⁷ P. O. 1182.

⁵⁸ P. O. 1184.

ainsi elle l'aimera autant qu'elle est aimée de Dieu, car elle l'aime avec la volonté de Dieu même et avec le même amour dont il s'aime qui est l'Esprit-Saint qui est donné à l'âme». ⁵⁹

Thérèse-Marguerite n'a d'autre ressource pour connaître ces secrets élevés de l'amour que sa propre expérience. C'est expérimentalement qu'elle sait que l'amour divin, que l'Esprit qui envahit l'âme est une impulsion divine qui étreint et pénètre. C'est pour avoir senti en elle cette palpitation de la vie d'amour divine qu'elle peut dire : celui qui demeure dans l'amour, précisément parce qu'il est « pris » par l'amour, se sent en Dieu, « vit dans la vie de Dieu » ; et il sent aussi que « Dieu, d'une certaine façon (vit), dans sa vie à lui ». L'âme en effet, dans cet état, mue jusque dans son fond par l'Esprit-Saint, sent profondément son étreinte amoureuse, mais se sent aussi portée en Dieu par un mouvement d'amour dont la force dépasse immensément ses possibilités personnelles : c'est une force divine qui l'enlève et la prend dans son couran. ⁶⁰ L'âme pénétrée par cette impulsion divine sent qu'elle participe à la vie divine, que l'amour divin est devenu en quelque sorte « sien », qu'elle aime « avec l'Esprit-Saint », que « tout est commun » et que surtout « l'amour est commun entre les amants » qui sont Dieu et l'âme.

Il serait difficile d'assurer qu'en ce début de l'année 1767 Thérèse-Marguerite ait déjà une conscience aussi nette de ce qui se passe en elle qu'elle ne le démontre au moment où elle commente le « Deus charitas est » pour le Père Ildefonse ; mais tout porte à croire qu'au moment où le ravissement la saisit, elle se sentit aimée divinement et sentit qu'elle aussi aimait divinement son Dieu.

Ce qui achève de le faire croire, c'est précisément la souffrance d'amour qui en ce moment naît dans son âme et ira croissant jusqu'à la fin de ses jours. Le Père Ildefonse dit à ce sujet : « que la Servante de Dieu aimait tout en croyant ne pas aimer et en éprouvait une douleur mortelle ». Celle-ci, dit-il « commença à devenir intolérable... depuis l'année 1767, surtout à l'occasion du long ravissement qu'elle eut dans la dite occasion d'avoir entendu au choeur ces paroles : *Deus charitas est*, et dans la suite elle devint de jour en jour plus grande et excessive au point que, dans les deux dernières années de sa vie, elle me semblait participer... aux angoisses mortelles de l'Apôtre qui disait : *Cupio dissolvi et esse cum Christo...* ». ⁶¹

⁵⁹ St. JEAN DE LA CROIX, *Cantique spirituel* (A), str. 37, 2.

⁶⁰ Voir notre article sur la *Contemplation unitive*, dans « *Ephemerides Carmeliticæ* » 1947.

⁶¹ P. O. 1209 v.

Cette angoisse d'amour, cette peine mortelle s'explique. Au moment même du ravissement unitif, la Sainte se sentit aimée divinement et capable elle aussi d'aimer divinement Dieu ; mais l'extase passée et l'ivresse d'amour qui la suivit s'étant évanouie, elle a dû se sentir tout de suite dans une grande indigence.

Elle se rappelait toujours combien son Dieu l'aimait, mais ne se sentant plus « prise dans le courant divin », elle a dû saisir combien elle était incapable d'aimer comme il fallait pour réaliser son idéal d'amour.

Nous le savons, déjà précédemment Thérèse-Marguerite ne rêvait que de « rendre amour pour amour ». Jusqu'ici c'était sa dévotion au Sacré-Cœur qui nourrissait cet idéal dans son âme. Mais autre chose est savoir « conceptuellement » qu'il faut rendre à Dieu la pareille en amour, et autre chose en sentir le besoin expérimentalement pour avoir « senti » ce que c'est qu'« être aimé divinement et divinement aimer Dieu » ! Il faut dire que la grâce du *Deus charitas est* a transporté l'idéal de Thérèse-Marguerite de l'ordre conceptuel à l'ordre expérimental et mystique. Jusqu'ici c'était elle-même qui s'élançait vers Dieu pour l'aimer ; à présent s'est révélée en elle une emprise d'amour qui s'exercera graduellement davantage sur son âme et qui éveillera en elle un besoin illimité d'aimer. Nous verrons jusqu'à quel paroxysme cette emprise de l'amour divin entraînera son âme.

Mais pour le moment nous en sommes encore à la première étape de la période mystique de la Sainte, au moment où sous le coup de l'étreinte divine une irrésistible passion d'amour s'est déchaînée en elle. Evidemment la Sainte s'est sentie introduite dans un monde nouveau et elle a éprouvé le besoin d'être rassurée sur ce qui se passait en elle. Elle s'est adressée dans ce but à son oncle jésuite, le P. Diégo Redi. Sœur Thérèse-Marie Ricasoli croit que ce recours eut lieu pour apprendre à remédier à l'inconvénient de laisser transparaître quelque chose des grâces reçues ;⁶² mais la réponse du P. Diégo, qui heureusement nous a été conservée, fait voir plutôt qu'en ces premiers temps le transport d'amour devait être en elle assez fréquent ; et Thérèse-Marguerite s'étonnait de cette persistance malgré ce qu'elle appelait « ses manquements et ingratitude ». Le Père la rassure, et lui rappelle : « vos manquements doivent vous enraciner dans l'humilité et dans une entière confiance » ; mais ensuite : « secondez, dit-il, les mouvements de ce feu divin et rendez-les toujours plus grands par vos œuvres ».⁶³

Thérèse-Marguerite a connu évidemment une période de transports,

⁶² P. O. 2140.

⁶³ P. O. 2141 v.

mais celle-ci alterna bien vite avec une reprise d'aridité. C'est alors surtout qu'elle a commencé à « souffrir de ne pas aimer ».

De cette peine elle s'était ouverte au confesseur ordinaire du monastère qui, depuis l'été 1766, était devenu le P. Colombino, l'ex-provincial qui avait examiné sa vocation et l'avait dirigée durant les premiers mois de vie carmélitaine, pour la passer ensuite au P. Ildefonse. Thérèse-Marguerite fut heureuse de le retrouver comme confesseur habituel et il reçut ses premières confidences sur la peine singulière qui était née et croissait en son âme : la peine de ne pas aimer Dieu, comme elle en sentait plus que jamais le devoir et le désir.

Ici encore nous possédons la réponse du Père. Elle est datée du 31 mars 1767 et elle nous aide ainsi à fixer la chronologie de l'itinéraire spirituel de la Sainte.

C'est une admirable lettre de direction où le Père montre avoir la main forte, mais où l'on s'aperçoit aussi — le P. Ildefonse devait le noter⁶⁴ — de l'évidente assurance que le Père possédait au sujet de l'humilité de la Sainte, ne craignant pas de reconnaître l'œuvre de Dieu en elle et montrant combien il avait compris que la Sainte avait besoin de réconfort. Il lui écrit donc : « ... pour ce qui est de vous sentir toujours à l'obscur et privée de tout sentiment, je vous dirai, conformément à ce que je vous dis toujours à cet égard, que la peine que vous en éprouvez, étant donné qu'elle naît du désir qui brûla dans votre coeur et *qui n'est autre chose que l'amour*, est fille de ce même amour et vous sert de bon exercice pour l'acquisition de l'amour le plus pur et le plus fort, grâce à la pure et sèche foi qui doit vous soutenir pour l'accomplissement de votre devoir à l'oraison et à la sainte communion ; et plus tout ceci vous coûtera de force ou de violence... et mieux cela vaudra pour le but indiqué ».⁶⁵

Indubitablement, en recevant cette lettre, Thérèse-Marguerite a dû se sentir réconfortée. S'entendre dire que ce désir d'aimer qui, demeurant inassouvi, lui fait craindre de ne pas aimer, est l'amour même, a dû lui enlever un grand poids de son cœur et la rassurer.

Nous en avons une preuve dans une de ses poésies que nous croyons devoir attribuer à cette époque précisément parce qu'elle est la traduction en vers de l'enseignement de son directeur spirituel ; elle ne manque pas de charme :

⁶⁴ P. O. 1217 v.

⁶⁵ P. A. 1094.

Elpina pastorella
calda d'un bel desio
di saper come Iddio
si puote in terra amar,
soletta un dì piangea
e nel bosco faceva
queste voci sonar :

Deh ! chi mi insegna come
s'ami quel Nume amante,
il qual, pria d'ogni istante
del mondo che creò
con quel medesimo amore
del suo Divino Cuore
anco me stessa amò...

Mentre così dolente
seco stessa piangeva,
ne consolar sapeva
l'interno suo dolor,
la vergine romita
svenne e cadde sua vita
in braccio d'un languor...

Ecco, che allor davanti,
adorno d'auree penne,
dal Ciel ratto ne venne
spirto leggiadro sì,
che sue belle amorse
labbra di gigli e rose
in questi accenti aprì :

Elpina, e come dici
non saper amar Dio,
quando tuo bel desio
d'amarlo egl'è l'amor ?
Egli è la fiamma queta
ch'esce dalla secreta
fornace del tuo cuor...⁶⁶

Elpina pastourelle
brûlante d'un beau désir
de savoir comment Dieu
se peut aimer sur terre,
seule pleurait un jour
et dans le bois faisait
résonner cette voix :

Eh ! qui peut m'enseigner
à aimer Dieu qui m'aime
et qui avant l'existence
du monde qu'il créa
avec ce même amour
de son divin Cœur
m'aima encore moi-même...

Tandis qu'ainsi marrie
elle pleurait en elle-même,
ne pouvant consoler
le peine de son cœur,
la vierge faite ermite
se pâma et tomba
en proie à la langueur...

Voilà que devant elle,
orné d'ailes dorées,
ravi du Ciel, descend
un esprit gracieux,
et ses lèvres amoureuses
toutes de lys et de roses
en ces accents ouvrit :

Elpina, comment dire
que tu n'aimes pas Dieu,
puisque ton beau désir
d'aimer, est proprement l'amour ?
Il est la douce flamme
qui sort de la secrète
fournaise de ton cœur...

Thérèse-Marguerite a donc dû se sentir soulagée par cette rassurante réponse ; mais cela ne dura qu'un moment. Satisfaisante pour l'esprit, heureux d'aimer quand même, elle ne l'était pas pour le cœur qui aspirait à un amour bien plus grand. Inévitablement, la peine reprit.

⁶⁶ Cf. le texte entier de la poésie dans *Un angelo del Carmelo*, p. 258.

Elle devait s'y sentir plongée tout entière quand, l'année suivante (1768) à l'approche de son anniversaire de profession, elle fit nouvellement sa retraite.

Elle y fut guidée par le confesseur ordinaire du monastère, le Père Jean de la Croix, qui avait succédé au Père Colombino inopinément décédé au mois d'août 1767. Tout en étant profondément affectée de cette perte, la Sainte l'accepta avec sérénité et sut même reconforter ses soeurs dont certaines demeurèrent profondément affligées de la disparition de cet éminent directeur spirituel, perte qu'elles estimaient irréparable : « Nous sommes dans les mains de notre bon Dieu, dit-elle, qui est le Père de toute consolation; tout ce qu'il permet sera pour notre plus grand bien, quoique nous ne le comprenions pas; mettons en lui toutes nos espérances. Il n'en sera pas comme vous croyez, car celui qui a fourni tant de belles qualités au défunt saura en donner aussi à celui qui devra le remplacer pour notre direction; dans la mesure où nous saurons avoir confiance en Dieu, ni notre vie spirituelle, ni nos observances n'en ressentiront aucun désavantage ». ⁶⁷

Thérèse-Marguerite disait vrai, et le nouveau confesseur aussi fut vraiment un homme de Dieu qui la comprit et l'aida efficacement surtout en un moment où le démon voulut la troubler en provoquant une crise de scrupules. ⁶⁸ Grâce à la sûreté de son coup d'œil et à son énergie, le Père réussit à l'éliminer promptement; la Sainte était d'ailleurs très docile.

Le Père témoigne que cette retraite marque un nouvel essor dans la vie de la Sainte; le P. Ildefonse le confirme, et à leur tour, plusieurs de ses soeurs notèrent chez elle, depuis cette date, de nouveaux progrès dans la vertu. Elle devint plus dégagée encore d'elle-même et sut depuis lors accepter avec une entière sérénité les fréquentes privations de ses exercices spirituels, auxquels elle tenait tant, mais que les nécessités d'un office d'infirmière absolument surchargé, la forçaient bien des fois à sacrifier. Elle ne vécut plus que de la volonté de Dieu.

Cette fois encore sainte Thérèse-Marguerite nous laissa des notes de retraite : elles sont encore incomparablement plus belles que celles de la retraite de profession. Elles ont d'ailleurs un caractère assez différent. Celles de 1766 nous révélaient un plan de conquête de caractère principalement ascétique; celles-ci au contraire nous montrent une âme

⁶⁷ P. O. 2129.

⁶⁸ La documentation recueillie au Procès Apostolique contient deux lettres du P. Jean de la Croix à la Sainte où il l'aide énergiquement à se tranquilliser (P. A. III7 v. — III9 v. et III9 v.-III20). La première est du 1 mars 1768, la seconde du 11 juillet 1768.

déjà sous l'emprise divine et qui, profondément convaincue de sa totale impuissance, invoque éperdument le secours divin.

Thérèse-Marguerite présenta cette page sublime à son confesseur à la fin de la retraite et celui-ci la souscrivit en y apposant un texte latin. L'envolée d'âme que ces lignes décrivent fait songer à une de ces contemplations que les anciens appelaient « circulaires » par analogie aux cercles que décrit l'aigle en s'élevant en spirale vers le soleil, le regard fixé sur lui.

Ici aussi, à plusieurs reprises, l'âme de Thérèse-Marguerite, qui ne voit plus que Dieu, semble s'élancer vers lui dans un intense mouvement d'amour, mais c'est à chaque fois, pour prendre conscience, arrivée au sommet de l'élan, de sa totale indigence qui lui fait implorer le secours divin. Puis, tout à coup, au milieu de ces ascensions répétées, un « acte d'offrande ».

Il fait songer spontanément à celui que la Petite Thérèse de Lisieux composa elle aussi environ deux ans avant de mourir. Nous trouvons celui-ci à la fin d'une longue exposition des aspirations profondes de son âme qui se réduisent toutes à « vouloir être sainte ». ⁶⁹ Mais consciente de son impuissance, sûre tout de même que Dieu ne peut manquer de lui venir en aide, Thérèse de Lisieux invoque l'envahissement de l'Amour miséricordieux qui la rendra sainte en la consumant, en la transformant.

« Afin de vivre dans un acte de parfait amour » — c'est la fin que Thérèse de Lisieux veut atteindre et qui n'est autre que la vie d'amour parfait — « je m'offre comme victime d'holocauste à votre amour miséricordieux, vous suppliant de me consumer sans cesse » — c'est le moyen employé pour réaliser cette fin : s'offrir à l'envahissement, à l'embrassement de l'amour qui désire transformer nos âmes. C'est là d'ailleurs l'intuition caractéristique de Thérèse : elle a compris que Dieu est l'Amour qui veut nous « sortir » de notre misère qui veut nous sanctifier » en laissant déborder dans notre âme les flots de tendresse infinie qui sont renfermés en lui ».

Cent vingt-sept ans avant la sainte de Lisieux, désireuse comme elle de « vivre d'amour », consciente comme elle de sa totale impuissance, convaincue comme elle de l'amoureuse bonté de Dieu pour nos âmes, Thérèse-Marguerite elle aussi s'offre aux flammes de l'amour consumant.

Elle aussi précise tout d'abord que son but est d'arriver à la perfection de l'amour ; mais au lieu de l'énoncer, comme la Sainte de Lisieux, en

⁶⁹ Cfr. l'acte d'offrande à l'Amour miséricordieux.

una formule plutôt abstraite, elle se propose de participer le mieux possible à l'amour qui brûle dans le Cœur de Jésus.

Nous savons déjà qu'elle aime regarder toujours Jésus comme son modèle; mais tandis que jadis elle le regardait dans ses façons d'agir plus extérieures pour les imiter, maintenant c'est toujours plus sur l'intérieur, sur la vie cachée de l'âme de Jésus qu'elle fixe les yeux : elle y découvre une vie d'amour immense qui pousse Jésus au sacrifice pour la gloire de son Père et le bien de nos âmes et cette vie d'amour elle veut y participer dans la mesure du possible :

« Oui, mon Dieu, je ne veux chercher autre chose que de devenir votre parfaite image, et puisque votre vie ne fut autre qu'une vie cachée d'humiliation, d'amour et de sacrifice telle sera dorénavant la mienne; j'entends donc pour toujours me renfermer dans Votre très aimable Cœur, comme dans un désert, pour y vivre en Vous, avec Vous et pour Vous cette vie cachée d'amour et de sacrifice ».

Pour arriver à ce but Thérèse-Marguerite s'offre à l'embrasement de l'amour en des termes qui répètent presque textuellement ceux de Thérèse de Lisieux :

« Vous savez en effet que je ne désire autre chose qu'être une victime de votre Cœur Sacré, toute consommée en holocauste par le feu de votre saint amour ».

Mais tandis que Thérèse de Lisieux voit son offrande sous le signe de l'amour miséricordieux, Thérèse-Marguerite la voit dans la ligne de sa dévotion au Sacré-Cœur :

« Et donc votre Cœur sera l'autel où je devrai être consumée en vous, ô mon cher Epoux ; et vous devez être le prêtre qui devez consumer cette victime par les ardeurs de votre Cœur Sacré ».

On songe spontanément à l'encyclique « *Mystici Corporis* » qui nous montre l'Esprit-Saint, le « feu consumant » divin, habitant l'âme de Jésus « comme son temple préféré », ⁷⁰ « procuré » à nos âmes par les mérites du sacrifice que Jésus, notre prêtre, offrit sur la croix ⁷¹ et envoyé dans nos cœurs par Jésus Verbe Incarné, afin qu'il nous rende « toujours plus semblable à lui-même ». ⁷² Il semble que Thérèse-Marguerite ait eu, « avant la lettre », l'intuition de cette magnifique doctrine exposée par SS. Pie XII, elle qui demande à Jésus-prêtre de la consumer par les ardeurs de son Cœur Sacré, habité par l'Esprit-Saint qui y exerce son emprise d'amour de la façon la plus pleine.

⁷⁰ Encyclique « *Mystici Corporis* » AAS., 1943, p. 219.

⁷¹ Ibid.

⁷² Ibid.

Nous allons voir que ce n'est pas en vain qu'elle a invoqué l'invasion de l'Esprit d'amour.

Mais l'acte d'offrande se termine par un mouvement d'humilité qui se résout d'ailleurs en confiance :

« Que je me sens confuse, ô mon Dieu, en voyant combien est coupable cette victime et indigne que vous l'acceptiez en sacrifice ; mais j'ai confiance que tout restera réduit en cendres par ce feu divin ». ⁷³

Comme l'expérimenta aussi sainte Thérèse de Lisieux, le premier effet de l'envahissement de l'Amour dans l'âme consiste en sa purification : « à chaque instant, cet amour miséricordieux me renouvelle, me purifie et ne laisse en mon cœur aucune trace de péché », ⁷⁴ écrit la petite Thérèse. Ici encore, les deux Saintes sont bien d'accord.

Thérèse de Lisieux avait eu l'intuition que l'envahissement de l'amour divin aurait produit dans son âme un véritable martyr ; ce martyr elle l'a décrit dans l'admirable ch. XI de son autobiographie où nous la voyons incapable de contenir les flots d'amour qui débordent de son cœur. Ici encore Thérèse-Marguerite sera sa digne émule : de la façon la plus typique, et dirais-je, la plus « implacable », elle sera la victime de l'amour consumant martyrisée par ce même amour.

Il suffit d'ailleurs de lire en entier le document, dont nous nous sommes arrêtés à examiner la partie qui contient l'acte d'offrande, pour voir à l'évidence combien elle est « obsédée » par le besoin d'aimer Dieu de l'amour le plus pur et le plus effectif.

« Je me propose, ô mon Dieu, écrit-elle en commençant sa « feuille » de notes, de n'avoir dans toutes mes opérations, tant intérieures qu'extérieures, d'autre fin et motif que le seul amour ; je me dirai et m'interrogerai à chaque fois : à présent, que fais-je en cette action (même si elle est toute intérieure) aimé-je mon Dieu ? Et si je dois reconnaître en moi quelque obstacle au pur amour, je me réprimanderai moi-même, en me rappelant que je dois rendre amour pour amour ».

Il s'agit ici, manifestement, du soin qu'elle veut mettre elle-même à se procurer le pur amour ; mais elle sait bien qu'elle ne peut l'atteindre effectivement que par l'œuvre de Dieu en elle et elle ajoute en conséquence : « je m'abandonne entièrement à Vous pour que Vous seul opérerez en moi selon vos desseins et je ne veux autre chose que ce que vous voulez ».

Mais plus loin elle sent le besoin de revenir sur cet abandon et elle

⁷³ Voir le texte complet des « Résolutions de retraite » de 1768 à l'appendice.

⁷⁴ *Histoire d'une âme*, ch. 8.

précise : « j'entends vous avoir abandonné mon libre arbitre, car vous seul devez être dorénavant le Dominateur de mon cœur, et votre volonté seule doit être la règle de mes actions ».

Peut-on mieux exprimer l'idéal de transformation d'amour que saint Jean de la Croix formulait en ces termes : « l'état de la divine union consiste à avoir l'âme selon sa volonté entièrement transformée dans la volonté divine, de sorte qu'il n'y ait en elle aucune chose contraire à la volonté divine, mais qu'en tout et pour tout son mouvement soit la seule volonté de Dieu ». ⁷⁵ Et plus loin : « Dieu possédant désormais les puissances comme Seigneur absolu, par leur transformation en lui, c'est lui-même qui les meut et leur commande divinement selon son divin Esprit et selon sa volonté ». ⁷⁶

Evidemment c'est là l'état que sainte Thérèse-Marguerite a en vue et c'est pour y arriver qu'elle a invoqué l'invasion de l'Amour consommant ; mais entre temps elle précise encore son idéal d'amour : « je désire vous aimer d'un amour patient, d'un amour mort (à lui-même), c'est-à-dire tout abandonné à vous, d'un amour opératif ; somme toute, d'un amour solide et sans division, et ce qu'il faut surtout, c'est que cet amour soit persévérant ». ⁷⁷

Nous allons voir que, de fait, aucune de ces qualités de l'amour ne lui manqua, mais toutes se développèrent en elle sous l'action même de l'envahissement de l'amour divin.

Nous allons assister à présent aux ascensions mystiques de la Sainte qui attinent les plus hautes sphères de la sublimité, tant dans l'ordre de la connaissance que dans celui de l'amour ; sans entrer jamais pourtant dans l'ordre extraordinaire ou charismatique, mais en menant l'âme aux expériences contemplatives les plus élevées.

A présent Thérèse-Marguerite se révélera à nous comme une âme « trinitaire », mais c'est encore sa dévotion au Sacré-Cœur qui lui servit de porte d'entrée dans le *Sancta Sanctorum* de la vie mystique.

Il est tout à fait remarquable que les ascensions mystiques de la Sainte s'accomplirent jusqu'à la fin dans le « climat de la douleur », même à l'époque où tout nous fait croire qu'elle était parvenue à l'union transformante totale qui dans le langage métaphorique des mystiques se nomme le « mariage spirituel ». J'aime à insister sur ce fait pour faire comprendre

⁷⁵ *Montée du Carmel*, I. I, ch. 11, n. 2.

⁷⁶ *Montée du Carmel*, I. III, ch. 2, n. 9.

⁷⁷ Cf. le texte complet des « Résolutions » à l'appendice.

combien il serait illusoire de se figurer ce dernier état comme exempt de souffrances. Nous y reviendrons plus loin pour constater encore que, même les enseignements de saint Jean de la Croix, n'excluent nécessairement de cet état ni la douleur, ni les répugnances.

Nous parlerons d'abord du progrès de notre Sainte dans la contemplation ; nous étudierons ensuite les phases de son progrès dans l'amour mystique.

Les témoignages de son directeur spirituel, le Père Ildefonse, sont d'une importance capitale en cette matière, car durant la dernière année il fut l'unique confident de la Sainte.

Après que le Père Jean de la Croix eut terminé comme confesseur ordinaire du monastère le triennat commencé par le Père Colombino, il fut remplacé par un certain P. Valère auquel la Sainte ne s'ouvrit pas sur les difficultés spirituelles qu'elle éprouvait à cette époque. Elle s'en abstint sur le conseil même du P. Ildefonse. Aussi le P. Valère, qui témoigna au Procès, ne nous dit-il rien d'intéressant sur l'âme de notre Sainte. Le P. Jean de la Croix au contraire aurait pu lui aussi nous en dire long et il avait été désigné comme témoin au Procès informatif ; malheureusement il mourut avant d'être interrogé. De ce fait le P. Ildefonse reste l'unique témoin de sa vie intérieure durant cette dernière période, mais nous savons déjà que c'est un témoin particulièrement autorisé.

Parlant de la contemplation de la Sainte, le Père Ildefonse nous rapporte « qu'elle s'y immergea et s'y abîma suavement, au point que, durant les dernières années de sa vie, elle devint pour elle cette peine spirituelle très aiguë qu'expérimentent habituellement les âmes les plus avancées dans ce divin exercice. Pour user d'une comparaison grossière : il en est comme d'une personne qui se trouve en ouverte campagne, quand bat le plein midi en un jour clair et lumineux au cœur de la saison d'été ; bien qu'elle ait les pupilles tant illuminées par la lumière solaire, si tant est qu'elle veut fixer un moment le regard sur l'astre lui-même, elle a l'impression de se trouver dans les ténèbres. Cette comparaison est à vrai dire par trop inadéquate pour exprimer les effets surhumains de la grâce divine dans les âmes les plus chères à Dieu ; il reste vrai néanmoins que, plus la Servante de Dieu était animée et illuminée par cette connaissance de Dieu si élevée, où elle le connaissait non plus au moyen des images créées, mais dans celles de ses infinies perfections, les pénétrant dans le silence mystique de ses puissances et de son cœur, comprenant toutefois par réflexion, que tout ce qui se connaît de Dieu en cette vie mortelle, même dans la majeure pureté de la foi n'est pas encore

l'être souverainement simple en lui-même, qui renferme et est dans l'incompréhensible particularité de son Essence toute perfection possible, il lui semblait se trouver dans une dense ténèbre et dans la plus vile aridité spirituelle. Il s'ensuivait pour elle une double peine : celle de ne pas connaître vraiment ce Dieu, tout en le connaissant d'une manière si excellente, et celle de ne pas l'aimer, alors qu'elle l'aimait de fait de tout elle-même... ».⁷⁸

Le P. Ildefonse songe ici apparemment au commentaire dont la seconde rédaction du *Cantique spirituel* — que depuis 1748 il pouvait lire dans la version italienne publiée à Venise en une édition monumentale par le P. Marc de S^t François — entoure les vers de la 39^{ème} strophe :

« en la nuit sereine
avec une flamme qui consume sans donner peine ».

La contemplation de la plus élevée théologie mystique reste toujours un « rayon de ténèbres » et donc : « pour élevée que soit cette connaissance, elle demeure nuit obscure en comparaison de la connaissance béatifique... ».⁷⁹ Et demeurer inassouvie ne peut aller sans peine pour l'âme désireuse de connaissance parfaite et d'amour plénier.

Il semble toutefois que, tout en demeurant dans l'orbite de la contemplation terrestre, Thérèse-Marguerite ait, dans les dernières années de sa vie, aspiré à cet ultime perfectionnement de la connaissance contemplative que celle-ci peut trouver dans une certaine expérience du mystère trinitaire. Il faut que nous suivions la Sainte dans cette dernière ascension où s'affirmera encore la fécondité spirituelle et contemplative de sa dévotion au Sacré-Cœur.

Nous avons pu remarquer, en étudiant ses notes de la retraite de 1768, qu'à ce moment le mystère de la vie cachée de Jésus l'attirait puissamment. Elle s'était tout éprise de cette vie d'amour qui, toute cachée, brûle l'âme et la Cœur de Notre Seigneur et elle désirait pénétrer dans ce sanctuaire intime pour y participer à cette vie aussi pleinement que possible.

Mais à la vie intérieure et cachée de l'âme humaine de Jésus n'appartient pas seulement sa vie d'amour, il y a encore la vie de connaissance; et après s'être fixée sur l'aspect affectif de la vie intime de Jésus, Thérèse-Marguerite en contemple à présent l'aspect intellectuel, toujours avec le désir d'avoir part le mieux possible à cette activité de con-

⁷⁸ P. O. 1097.

⁷⁹ *Cantique spirituel* (B), strophe 39, n. 13.

naissance. Or nous le savons, l'intelligence humaine du Christ, enrichie de la lumière de gloire, contemple en pleine lumière la Très Sainte Trinité: elle connaît la Personne du Verbe comme le sujet même de toute son activité humaine, elle connaît le Père dont le Christ se sent et se proclame le Fils, elle connaît l'Esprit-Saint qui réside en son âme « comme dans son temple préféré » et en gouverne toutes les opérations. La vie spirituelle du Christ est pleinement « trinitaire ». Thérèse-Marguerite qui a toujours désiré « devenir sa parfaite image » sent dans les deux dernières années de sa vie, et donc après avoir fait son « acte d'offrande », un besoin croissant d'entrer en contact avec la Sainte Trinité.

Le Père Ildefonse nous rapporte que « deux années de suite, et précisément durant les deux dernières de sa vie, elle me demanda de pouvoir imiter la vie cachée de Jésus-Christ. En le lui concédant la première fois, je fis mine d'entendre plutôt sa vie extérieure, éloignée de tout ce qui pouvait sembler manifestation ou estime de la part des hommes. C'était ma façon ordinaire de la traiter. Je laissais toujours croire que j'entendais ce qu'elle me disait d'une manière bien plus basse et plus humble de ce qu'elle me signifiait réellement. Ce qui ne m'empêchait pas d'ailleurs de lui donner, quasi sans le faire voir, de vive voix ou par écrit, quelque directive ou conseil répondant à son besoin spirituel. J'en agissais ainsi pour lui épargner absolument toute tentation ou ombre de vanité. Je savais d'ailleurs que ces paroles dites quasi par inadvertance lui étaient plus utiles que de longs discours. J'avais donc fait semblant de comprendre qu'il s'agissait de la vie extérieure de Jésus-Christ ; mais l'année suivante, avec une insistance et une précision plus grande, elle me le redemanda, me rappelant en toute modestie, ce que déjà elle m'avait fait noter d'autres fois, à savoir : que les choses extérieures humaines, qu'elles fussent siennes ou d'autrui et n'importe lesquelles, ne lui causaient, grâce à Dieu, ni ennui, ni obstacle quelconque. Elles lui étaient comme si elles n'existaient pas. Et en ce monde il ne fallait pas en tenir compte, comme s'il n'existait que Dieu et l'âme. Alors, comme je me le rappelle, je commençai à lui expliquer la vie de J. C. mystiquement cachée, commentant les divines paroles de l'Apôtre: — *Mortui estis et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo* ».

« Elle voulut bien me dire que cette fois j'avais répondu pleinement à ce que dès l'année précédente elle m'avait demandé et elle pénétra profondément le sens mystérieux et ascétique de la parole de l'apôtre. Elle la confrontait et l'harmonisait avec d'autres paroles de Jésus-Christ: — *Nemo venit ad Patrem nisi per me* — et encore: — *qui videt me videt Patrem meum*; y ajoutant pour finir...: — *Justus autem ex fide vivit* —

Alors je compris pleinement qu'elle était appelée à émuler dans la foi, autant qu'une créature peut le faire, la vie et les opérations internes et cachées de l'intelligence et de la volonté, c'est-à-dire les connaissances sublimes et les affections de l'humanité très sainte de Jésus-Christ unie hypostatiquement au Verbe. Depuis lors, avec plus de sentiment encore qu'elle ne l'avait fait en d'autres occasions antérieures, elle répétait souvent ces termes ou d'autres équivalents : Oh! Père, quelle belle échelle est notre bon Jésus ! ou quelle échelle précieuse et « inarrivable », elle voulait dire « indispensable ». ⁸⁰

Malgré son style un peu embrouillé, cette page du Père Ildefonse est vraiment remarquable et nous révèle le mystérieux travail qui s'accomplit dans l'âme de la Sainte durant les deux dernières années de sa vie. Oui, il faut le redire avec son directeur spirituel, « elle était appelée à émuler dans la foi autant qu'une créature peut le faire, la vie et les opérations internes et cachées de l'intelligence et de la volonté de l'humanité très sainte de Jésus-Christ unie hypostatiquement au Verbe ».

Puisque l'intelligence de Jésus illuminée par la lumière de gloire est toute centrée sur la Trinité, sainte Thérèse-Marguerite « émulant dans la foi » les opérations intimes et cachées de son intelligence, devait nécessairement devenir une âme trinitaire.

Aussi la voyons-nous toute prise par le mystère de l'inhabitation divine.

Quand elle en parlait avec son directeur spirituel, elle aimait se référer au beau texte évangélique qui nous le révèle : « Si quis diligit me, sermonem meum servabit, et Pater meus diliget eum, et ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus ». Alors, dit le P. Ildefonse, « elle était le plus souvent comme hors d'elle-même d'admiration, s'extasiant devant la tendresse d'un Dieu qui daigne statuer avec l'homme un pacte d'amour et d'amitié si inégal (dans les deux contractants). ⁸¹ L'amour que l'on démontre par l'observance des commandements est à vrai dire une rétribution bien faible exigée par Dieu en retour du grand don de l'inhabitation divine. La présence de la Trinité dans notre âme poussait sainte Thérèse-Marguerite à répéter avec joie les textes de l'apôtre : « Templum Dei sanctum est, quod estis vos. Vos enim templum estis Dei vivi, sicut dixit Deus, quoniam inhabitabo in illis et inambulabo inter eos ». Et celui de l'évangile : « Regnum Dei intra vos est », et devant la singulière richesse de notre âme elle s'écriait : « Oh! quel temple plein de grandeur ! Oh! qu'elle est belle la demeure royale de notre Dieu ! ». ⁸²

⁸⁰ P. O. 1103.

⁸¹ P. O. 1184 v.

⁸² P. O. 1185 et 1185 v.

C'est encore à l'inhabitation divine qu'elle rapportait son explication du « Deus charitas est ». Nous avons pu y voir clairement qu'elle dut connaître « par expérience » cette présence du Dieu d'amour dans son âme. De plus, le Père Ildefonse nous rapporte que la fête de la S^{te} Trinité « fut quasi chaque année pour elle une journée de très haute contemplation de cet incompréhensible mystère et d'ardent et amoureux désir de le contempler sans voile dans le Ciel. Je me rappelle très bien, ajoute-t-il, que tant dans les journées de préparation que durant celle de la fête, elle sentait en elle-même des élans très vifs vers l'union avec Dieu dans la Patrie...; ils lui faisaient constamment s'écrier : Quando veniam et apparebo ante faciem Dei? — Je me souviens encore qu'une fois, en pareille occasion, transportée par un de ses habituels ravissements, elle me dit des choses très élevées sur ce divin Mystère, par rapport aux opérations relatives et éternelle des Divines Personnes entre elles, au point que j'en restai comme hors de moi d'admiration ». ⁸³ Malheureusement le P. Ildefonse n'entre pas davantage dans le détail d'une explication qui nous aurait particulièrement intéressés. En tout cas cela suffit-il pour nous assurer que Thérèse-Marguerite connut évidemment la contemplation mystique trinitaire.

Il faut noter toutefois que sa « vie avec la Trinité » ne se réduit pas à sa manifestation mystique; celle-ci vient couronner un long effort personnel à se maintenir en contact avec l'auguste mystère vers lequel Thérèse-Marguerite s'élevait en s'appuyant sur les textes scripturaires. Elle s'en assimilait le contenu par la réflexion méditative et la contemplation venait ensuite parfois les éclairer par l'expérience mystique. Le Père Ildefonse nous fait connaître à ce sujet tout un ensemble de pratiques personnelles qui, s'appuyant sur la connaissance du dogme trinitaire, entretenaient dans son âme un mouvement intense vers les Personnes divines. « Elle fut très dévote, rapporte le Père, du souverain mystère de la Sainte Trinité de Dieu qu'elle adorait d'une manière expresse dans le secret de son cœur des centaines de fois par jour en se servant le plus souvent des paroles : *Gloria tibi Trinitas*. Elle répétait encore souvent durant le jour le trisagion sacré par lequel l'adorent les élus dans l'éternité : *Sanctus, Sanctus, Sanctus Dominus Deus Sabaoth*; ou bien encore la formule propagée par la Servante de Dieu Sœur Eléonore Ramirez de Montalvo : ⁸⁴ *Tibi amor, Tibi laus, Tibi honor, Tibi gloria, Tibi gra-*

⁸³ P. O. 1405.

⁸⁴ La Servante de Dieu Sœur Eléonore Ramirez de Montalvo est la fondatrice de l'Institut de la « Quiete » situé à peu de distance de Florence. Elle était particulièrement dévote de la S^{te} Trinité et a laissé à ce sujet des documents

tiarum actio o Sanctissima, Beatissima et Gloriosissima Trinitas, unus Deus. Plus souvent encore elle renouvelait ces adorations au chœur où, comme je l'ai dit, elle se figurait toujours se trouver au milieu des esprits bienheureux ; elle les renouvelait spécialement quand on disait le *Gloria Patri* et les dernières strophes des hymnes, et d'une façon générale elle entendait le faire jour et nuit à chaque respiration et à chaque battement de son cœur. La journée du dimanche était destinée par elle à honorer plus particulièrement la Trinité par des actes et des exercices plus exprès d'adoration, de louange, d'honneur et de remerciement pour tous les bienfaits généraux et particuliers reçus de ces divines Personnes distinctes dans l'unité de Dieu, et elle célébrait en particulier ces perfections qu'à cause des relations éternelles qui les distinguent dans l'unité d'une même essence, nous avons nous mortels, coutume d'attribuer à chacune d'elles, comme la toute-puissance au Père, la sagesse au Fils, l'amour à l'Esprit-Saint. Devant le trône de la Trinité elle renouvelait toutes ses plus particulières protestations, vœux et offrandes comme si en ce jour elle avait commencé à vivre.

« Elle célébrait très solennellement comme on le fait d'ailleurs dans l'Eglise universelle, la fête de ce mystère qui tombe le dimanche de l'octave de la Pentecôte et elle s'y préparait sous ma direction et obéissance par un septénaire très dévot qui comprenait de multiples pratiques de vertu, de mortification et de piété interne et externe... »⁸⁵

Nous devons conclure que la Sainte ne négligeait aucun effort personnel pour « vivre avec la Trinité » ; elle fut donc justement récompensée par Dieu qui la fit jouir de la manifestation contemplative et mystique du grand mystère divin.

Nous pouvons aussi nous rendre compte de la manière dont elle traitait avec chacune des divines Personnes.

La Mère Anne-Marie Piccolomini nous rapporte : « (Un jour), elle me dit que les paroles... — Personne ne vient au Père si ce n'est par moi — lui faisaient toujours grande impression ; et après quelques instants elle ajouta : en ce Dieu Père, est toute chose, car *Deus charitas est* et il a produit tout comme un effet de son amour ; il est le premier principe de toutes les choses et cet amour est Dieu même. Pour conquérir ce Dieu en qui est toute chose et donc tout bien, aucune souffrance ne doit nous sembler dure, et jamais il ne faut retourner en arrière à cause des

intéressants. La Sainte, avant d'entrer définitivement au monastère, visita cet Institut en compagnie de son Père.

⁸⁵ P. O. 1403.

difficultés que nous rencontrons, mais embrasser les amertumes et toute sorte de croix bien promptement... ».⁸⁶

Mère Anne-Marie nous assure que ce sont les paroles textuelles de la Sainte et elles nous la montrent regardant son Père céleste comme la source de tout bien qui mérite de notre part la dédition la plus entière. Aussi se sent-elle débordante de reconnaissance pour les bienfaits qu'il lui multiplie. « Sa reconnaissance était très tendre, témoigne le P. Ildefonse, et elle avait fréquemment sur les lèvres ces paroles des Psaumes : *Qui retribuam Domino pro omnibus quae retribuit mihi?* ou encore : *Benedic anima mea Domino, et noli oblivisci omnes retributiones ejus...* Souvent elle disait de toute la profondeur de son cœur et de son esprit à toutes les créatures : *Venite, audite et narrabo, omnes qui timetis Deum, quanta fecit animae mae...* et elle me priait instamment et humblement de vouloir m'unir à Jésus et à Marie et à toute la cour céleste, surtout au Sacrifice de la Messe, pour suppléer à l'action de grâces dont elle se sentait débitrice à Dieu... ».⁸⁷

Ce que le Père Ildefonse nous a rapporté plus haut concernant sa contemplation des relations intimes trinitaires, nous fera comprendre qu'elle devait voir le Verbe dans le sein du Père. Son mouvement d'âme, qui toujours partait du Christ, la poussait à le considérer surtout comme incarné et c'est vraiment « par lui qu'elle va au Père », comme nous venons de le voir à propos de ses actions de grâces pour les bienfaits divins.

Mais elle n'aurait pas été une âme caractéristiquement trinitaire si elle n'avait eu une dévotion spéciale à l'Esprit-Saint. Celle-ci encore est chez elle vraiment remarquable et nous trouvons ici aussi, intimement unies la dévotion liturgique et dogmatique et la manifestation mystique.

On se rappellera comment la Sainte interprétait le « *Deus charitas est et qui manet in charitate in Deo manet...* ». Elle y voyait exprimée l'invasion expérimentale et mystique de l'Esprit-Saint dans l'âme. Ici encore pourtant toute une série de pratiques donne une forme concrète à sa dévotion pour l'Esprit d'amour qu'elle fêtait avec l'Eglise durant la neuvaine préparatoire et la triple fête de la Pentecôte. Le P. Ildefonse nous déclare expressément avoir observé que « chaque année, en cette solennité, elle recevait une inexprimable augmentation d'amour de Dieu et de perfectionnement dans toutes les autres vertus ».⁸⁸

Elle regardait l'Esprit-Saint « comme la source et la vie (le stimulant)

⁸⁶ P. O. 752.

⁸⁷ P. O. 1387.

⁸⁸ P. O. 1411.

substantielle du saint amour dont elle était enflammée et dont elle désirait brûler toujours plus... Plusieurs fois le jour elle recourait à lui en toute sûreté et confiance, le suppliant humblement de n'être jamais inactif dans son cœur mais de vouloir y allumer et dilater toujours davantage sa charité ». ⁸⁹

Cette dévotion de sainte Thérèse-Marguerite à l'Esprit d'amour nous permet de pénétrer dans un autre aspect particulièrement intéressant de son admirable vie : nous voulons parler de son aspect apostolique.

A cette vraie fille de sainte Thérèse de Jésus ne pouvaient manquer les ardents désirs d'apostolat, le besoin de procurer de la manière la plus efficace le bien de l'Eglise. Thérèse-Marguerite sait que l'instrument apostolique de la carmélite est la prière d'intercession qui s'élève d'une âme rendue chère à Dieu par l'amour, mais elle emploie toute cette force d'intercession pour faire passer dans l'Eglise toute entière ce flot d'amour dont elle connaît par expérience l'admirable fécondité. Il semble qu'elle ait eu l'intuition profonde du rôle de l'Esprit-Saint dans la vie de l'Eglise, rôle que la tradition des anciens Pères, confirmée par l'encyclique « *Mystici Corporis* » exprime dans l'assertion si riche de sens : *l'Esprit-Saint est l'âme de l'Eglise*. Thérèse-Marguerite s'adresse continuellement à lui pour qu'il communique à toutes les catégories d'âmes cette forme de vie spirituelle dont chacune a besoin.

« Elle lui adressait ses prières quotidiennes, rapporte le P. Ildefonse, pour les pécheurs qui l'avaient banni de leur âme par le péché, afin qu'il les rappelât à lui par les fortes et efficaces impulsions de la grâce; pour les âmes tièdes dans son amour et qui le contristent dans leurs cœurs par les péchés véniels, afin qu'il les enflammât et les rendit toutes ferventes ; pour les âmes ardentes et parfaites, afin qu'il les fit croître sans cesse dans ses flammes divines ; pour les âmes du purgatoire, afin qu'il les transportât vite au ciel pour y rendre consommée leur charité encore sujette à expiation ; pour les besoins généraux et particuliers de la sainte Eglise qui est confiée à sa garde, pour la conservation et la dilatation de cet esprit de vérité et de sainteté qui réside en elle seule et précisément grâce à son assistance ; enfin pour tous ceux qui vivent en dehors de l'Eglise et pour tous ses prélats et ses membres. Et tout cela m'est parfaitement connu pour l'avoir à diverses reprises approuvée et confirmée dans ces diverses pratiques ». ⁹⁰

Il faut bien avouer que la spiritualité de notre Sainte apparaît comme une synthèse grandiose, faite par les sommets, entre la vie contemplative

⁸⁹ P. O. 1409.

⁹⁰ P. O. 1409.

et l'efficacité apostolique. Sa vie contemplative l'élève jusqu'aux altitudes sublimes de la vie trinitaire, lui fait expérimenter dans sa propre vie la fécondité de l'invasion de l'Esprit d'Amour et c'est ce même envahissement de l'Esprit-Saint, producteur de grâce sanctifiante, que par son intercession, unie à celle du Christ, elle voudrait procurer à l'Eglise tout entière. Plus Celui qui est l'âme de l'Eglise la vivifie en l'inondant de grâce et plus l'Eglise sera sainte et reflètera la vie du Christ. Thérèse-Marguerite s'emploie toute entière à faire couler plus abondante la source qui procure à l'Eglise les trésors de la sainteté.

Mais il est temps de reporter notre regard sur la vie d'amour de la Sainte. Si elle a « émulé dans la foi » la vie de connaissance du Verbe Incarné, s'élevant jusqu'aux hauteurs les plus sublimes de la vie contemplative, elle ne participera pas moins à son ardent amour. Ici surtout l'« émulation » se paiera au prix d'un pénible martyre causé d'ailleurs par l'envahissement de l'amour divin consumant qui transportera à bref délai notre Sainte dans les sphères les plus élevées de l'amour pur.

Pour étudier cet aspect caractéristique entre tous de la vie de notre Sainte, nous avons une double source d'information. Cette fois nous n'avons plus seulement les dépositions des Procès, nous possédons encore une intéressante série de lettres qu'elle écrivit à son directeur spirituel durant les derniers mois de sa vie, lui rendant compte de l'état de son âme.⁹¹ Il s'agit de onze lettres qui s'espacent entre le 19 décembre 1768 et le 16 janvier 1770, à moins de deux mois de distance de sa mort. Elles nous dévoilent l'expérience intime de la Sainte qui se révèle particulièrement pénible. Il est à croire, étant donné sa sobriété habituelle, qu'elle se contenta de rapporter ce qui lui causait quelque inquiétude et lui suscitait des problèmes pratiques, laissant tout le reste dans l'ombre. Mais il s'agit manifestement d'une âme qui s'enfonce graduellement dans une situation qui semble l'écarteler douloureusement : une répugnance toujours plus accusée à toute sorte de bien s'établit dans son intérieur et contraste toujours davantage avec un besoin d'amour qui s'avère dans le seule volonté mais paraît toutefois y acquérir une vigueur croissante qui surmonte n'importe quel obstacle. Les témoignages du P. Ildefonse et ceux de la Mère Anne-Marie nous renseigneront positivement

⁹¹ Ces lettres ont été publiées dans *Un angelo del Carmelo*, p. 200 et suiv. sous le titre général : Lettres au P. Ildefonse de St Louis de Gonzague. La dernière lettre toutefois, (du 3 février 1770) n'est pas adressée au P. Ildefonse, mais au P. Valère, confesseur ordinaire du monastère à cette époque.

sur les proportions de ce véritable incendie d'amour divin qui graduellement embrase son âme.

Mais laissons parler d'abord les documents écrits.

La lettre du 19 décembre 1768 nous la montre déjà en pleine atmosphère de combat : « Je vous le dis en toute confiance, sûre de votre discrétion, que je me trouve passablement en peine, car je ne fais rien pour correspondre à l'amour. Je sens en moi un continuel reproche de la part de mon Souverain Bien et d'autre part je suis sensible à tout ce qui peut faire impression pour me détourner de la pratique de l'amour et de la connaissance de l'objet aimé. Je ne vois, je ne sens, je n'entends rien intérieurement ou extérieurement (qui me porte à l'amour). Tout fait obstacle et m'empêche de me lancer uniquement en Dieu, au point que parfois je ne sais comment occuper mon esprit, car en ces choses mêmes qui devraient me porter à l'amour, j'ai à faire de grands efforts pour éviter d'y trouver des obstacles. Je n'ai d'autre remède que d'opérer en (pure) foi ; mais à cause de ma grande insensibilité cela encore m'est ordinairement fort pénible. Toutefois, grâce à une continuelle vigilance pour ne donner aucun accès à la partie inférieure et à l'adversaire commun (le démon) je crois que certaines choses me réussissent moins imparfaites. Au reste, on ne pourra jamais s'imaginer combien il est pénible de vivre sans amour quand on brûle du désir de cet amour ».

Cette dernière phrase est un aveu révélateur ; mais les lignes qui précèdent nous montrent à l'évidence que chez notre Sainte la sensibilité a commencé à opposer son inertie aux ardentes aspirations de l'esprit. Nous allons voir graduellement s'accroître cette dissension, jusqu'à atteindre la paroxysme.

La lettre du 1^{er} avril 1769 nous montre que la Sainte, ayant reçu des directives précises de son père spirituel, les a immédiatement mises en œuvre ; mais sans trop de succès : « Votre lettre me fut grande consolation et réconfort spirituel et la méthode prescrite pour arriver à la réalisation de mes aspirations répond à mes désirs. J'ai commencé tout de suite à la mettre en œuvre et à vrai dire quelque chose me réussit, tantôt plus, tantôt moins. La plupart du temps il me faut remonter le courant à cause des multiples répugnances que j'éprouve et de mon insensibilité. Mais ce n'est point là le plus difficile ; c'est surtout de me voir entourée de diverses craintes et tentations, au point que parfois je ne sais de quel côté me tourner... Je me trouve fort embrouillée ; je ne voudrais pas offenser Dieu. Je n'ai d'autre désir que d'être toute sienne... »

Evidemment le démon cherche à la troubler, mais elle reste uniquement fixée dans le désir d'aimer.

« Ce m'est un tourment, rien que de penser qu'il faut m'appliquer aux choses de Dieu », confesse-t-elle un peu plus tard. « J'ai peur que Dieu ne soit bien mécontent de mes communions ; il me semble n'avoir quasi pas d'élan pour lui demander son aide, tant est grande la froideur que j'éprouve... Il en est de même à l'oraison et, par conséquent, dans les autres exercices spirituels, j'y suis fort négligente à cause de cette grande froideur où je me trouve. Je souffre de me voir nonchalante ; je fais des bons propos continuels, mais je n'arrive pas à me décider pour vaincre (effectivement) ces obstacles qui m'empêchent de me lancer toute vers lui ».

On sent que l'opposition de la sensibilité ne fait que croître, mais les efforts continuent de plus belle.

Le 4 novembre 1769 elle écrit, évidemment sous l'impression d'être submergée : « Je tâche autant que je le puis, de ne pas demeurer dans mes manquements mais j'en demande (immédiatement) pardon à Dieu reterant que c'est l'heure de me convertir totalement à Lui.... Je lui demande pardon de m'être éloignée de lui et lui fais de nouveau l'offrande de tout moi-même... Tout cela je le fais rapidement et plusieurs fois par jour, mais bien souvent je me laisse vaincre par une extrême froideur que j'éprouve. Il en résulte quelque défaillance et manque de confiance alors qu'il me paraît impossible d'arriver jamais au résultat que je désire, tant est grande la lutte que j'éprouve au-dedans de moi, et cela sans courage pour combattre. Ayant l'esprit si abattu, je donne accès à de plus grands manquements... Je tâche de m'aider en faisant de bons propos le plus que je puis, particulièrement là où j'éprouve plus de répugnances ; mais malgré tout, voilà qu'à la première occasion je me trouve à terre. Quand j'ai décidé avec plus d'empressement de vaincre mes répugnances, des occasions plus grandes se présentent de mettre en pratique mes résolutions ; mais alors je perds courage et c'est l'ennemi qui l'emporte... Je ne puis vous expliquer quel contraste je ressens parfois en moi. J'éprouve tant de répugnance au plus petit acte de vertu qu'il ne me faut pas peu de violence pour réussir à l'accomplir ; et comme toutefois je ne désire autre chose que de me conformer au Cœur de Jésus, je m'efforce de m'appliquer avec ardeur à la pratique de ces vertus qui peuvent faire de moi une parfaite image de mon cher Amour. Je cherche donc à faire et à renouveler la résolution de souffrir et de me taire, tant intérieurement qu'extérieurement et de demeurer imperturbable comme si j'étais insensible ; mais j'y réussis peu ; et pourtant j'ai toujours dans mon cœur un stimulant qui me pousse à être fidèle à mon Dieu... ».

On voit à l'évidence que la lutte n'a fait que croître, au point de donner à la Sainte l'impression de ne pas suffisamment résister ; elle demeure imperturbable pourtant dans sa résolution de s'immoler en silence. Si elle trouve qu'elle n'y réussit pas, nous verrons que dans son entourage on la jugeait autrement.

Le 6 décembre elle insiste : « Mon cœur se fait toujours plus dur à la divine grâce qui voudrait m'inonder de ses célestes bénédictions : je me sens abandonnée et défiante et je désire grandement l'aide de V.R. afin de ne pas me perdre... ».

Le 16 janvier 1770 l'épreuve bat son plein : « La tempête se fait toujours plus violente et je me trouve tellement abattue que souvent je ne sais plus comment faire pour aller de l'avant. Partout ténèbres et écueils. J'ai l'esprit si obscurci, que ces choses mêmes où jadis je trouvais quelque soulagement spirituel me sont actuellement source de souffrance plus grande... Je dois me faire violence pour tous les exercices spirituels intérieurs et extérieurs... Me trouvant dans cet état de souveraine tiédeur je commets des manquements à chaque pas... J'ai l'esprit si abattu qu'il est ouvert à des tentations de toutes sortes et presque de désespoir... J'ai grand peur d'offenser Dieu gravement... Je vois que je fais mal et au moment même j'éprouve l'inspiration (de bien faire) et le remords de mon infidélité ; et malgré tout je n'arrive pas à me vaincre tant est grande la répugnance que j'éprouve... ».

La sensibilité de la Sainte s'est faite tellement revêche à tout bien qu'elle a continuellement l'impression de céder en se laissant arrêter par elle ; de là l'idée qui lui vient d'être tombée dans la tiédeur. Mais le reste de la lettre va nous montrer comme elle en est aux antipodes ! Malgré la révolte de la sensibilité, sa volonté demeure héroïquement décidée à se vaincre ; advienne que pourra, elle veut être toute de Dieu.

« Pour m'obliger mieux à me vaincre, je révèle à ma supérieure ce qui me cause plus de répugnance et je m'engage avec elle à lui rendre compte chaque jour de ma fidélité ».

Elle recourt aux grands moyens ; peu importe qu'ils soient humiliants, pourvu qu'elle arrive au but. Mais à employer le moyen inventé, elle devait rencontrer de nouvelles peines. La supérieure depuis longtemps la traitait fort sévèrement. Priée par la Sainte elle-même de ne pas l'épargner, et convaincue de sa vertu héroïque, la supérieure s'était sentie portée à le faire ; elle l'avoua plus tard explicitement au Père Ildefonse.⁹² Elle était malade, obligée de garder le lit ; la Sainte la soignait et elle

⁹² P. O. 1274 v.

lui faisait des reproches continuels acceptés avec la plus grande douceur et amabilité. La supérieure ignorait totalement le tourment intérieur qui tenaillait la Sainte ; celle-ci ne lui avait parlé que des répugnances qu'elle éprouvait à accomplir ses devoirs. Quand elle lui révéla ses soi-disant manquements, elle eut à subir de si vertes réprimandes qu'elle en demeura décontenancée et hésitante, se demandant s'il fallait continuer :

« Pour quelque temps j'ai continué à en faire l'essai. Quand la supérieure m'a trouvée infidèle elle m'a réprimandée, me menaçant de me punir si je continuais à être obstinée... ». Pauvre petite ! elle n'avait pas précisément besoin d'une nouvelle douche de reproches : elle aurait dû être encouragée ! Mais Dieu sait ce qu'il permet pour façonner ses saints. Thérèse-Marguerite confesse qu'elle a interrompu sa pratique et, toujours prête à s'accuser, le met sur le compte de sa faiblesse :

« Peut-être l'ennemi (le démon) a-t-il vu que de cette action j'aurais reporté quelque profit ? Voilà que (par son insinuation ?) il y a plusieurs jours que j'ai omis de rendre compte ». Ce n'est que trop explicable ! puisqu'elle n'y trouvait qu'une nouvelle source d'abattement. Mais la vertu héroïque embrasse tout : Thérèse-Marguerite recourt à l'obéissance pour se vaincre malgré tout, même en cela : « Si vous estimez qu'il est bien que je continue à le faire, donnez m'en l'obéissance, et par charité indiquez-moi en quelle matière je dois rendre compte ; grâce à cette obéissance je serai linée davantage et je ne donnerai plus accès à l'ennemi ; ainsi j'agirai encore selon l'esprit de notre Sainte Mère (Thérèse de Jésus) qui conseille tellement de rendre compte à la supérieure de notre intérieur, devant en recueillir un profit non négligeable. Ainsi je serai davantage contrainte à vaincre mes répugnances, puisque jusqu'ici je n'ai pas trouvé la manière d'y arriver ».

Et dire que notre Sainte se trouve tiède ! Peut-on avoir, au milieu de l'abattement extrême de la sensibilité, une volonté plus décidée à aller jusqu'au bout ?

La finale de la lettre d'ailleurs montre à l'évidence comment Thérèse-Marguerite demeure toujours plus éprise de son idéal : arriver à la plénitude de l'amour grâce à son union au Cœur de Jésus ! elle demande une nouvelle fois à son directeur de pouvoir s'offrir et « s'enclorre » en lui :

« Je vous demande la permission de pouvoir, en la matinée de la Purification, suivre l'exemple de ma Maîtresse Sœur Marguerite-Marie Alacoque. Le bon Dieu lui reprochait le peu de courage qu'elle avait à se vaincre pour son amour- « que vous plaît-il que je fasse ? » dit elle à son Bien-Aimé, « ma volonté (c'est-à-dire mon inclination) est plus

forte que moi ». « Posez-la, lui répondit Jésus, dans la plaie de mon cœur, et là elle trouvera la force nécessaire pour se vaincre. « Ah ! mon Dieu, s'exclama Sœur Marguerite-Marie avec transport, placez-l'y vous-même, tout à fait à l'intérieur ; et renfermez-l'y au point qu'elle n'en sorte jamais plus ». Si donc V. R. est de cet avis, ce matin-là, par les mains de la Sainte Vierge je ferai moi aussi cette offrande au Cœur de Jésus ».

Nous qui connaissons l'offrande faite environ deux ans auparavant, nous ne pouvons voir dans cette nouvelle démarche de la Sainte qu'une héroïque confirmation de sa volonté d'être toute de Dieu et de se laisser prendre et consumer par lui. L'épreuve n'a fait que la stabiliser dans une volonté toujours plus forte de « rendre amour pour amour ».

Ecrivant à son directeur spirituel pour lui communiquer ses difficultés, on comprend que la Sainte insiste surtout sur celles-ci et laisse dans l'ombre ses élans d'amour vers Dieu. Ils se laissent néanmoins clairement lire entre les lignes ; mais le P. Ildefonse nous dira plus explicitement quelles furent les angoisses d'amour et les flammes qui consumaient son cœur à l'époque-même où elle subissait le pénible martyre dont ses lettres nous rendent un écho si impressionnant. Plus que jamais nous comprendrons qu'il s'agit d'un martyr uniquement causé par le besoin inassouvi d'aimer.

D'une façon constante le P. Ildefonse appelle le tourment qui dévore la Sainte une « peine mortelle d'amour », qui dans les deux dernières années de sa vie la réduisit à partager « les angoisses mortelles de l'apôtre qui disait : *Cupio dissolvi et esse cum Christo* ». ⁹³ Elle éprouvait, dit-il « les pénibles angoisses des âmes, qui, selon le sentiment de notre S^{te} Mère (Thérèse de Jésus) n'arrivent plus à supporter les violences du saint amour, si Dieu n'abrège leur exil mortel ou ne vient à leur secours par quelque soulagement extraordinaire et d'ordre externe... (le Père semble faire allusion ici à la transverbération du cœur de S^{te} Thérèse ou aux stigmates de S^t François) et notre Sainte, désireuse comme elle était de garder son secret pour Dieu seul, n'aurait jamais voulu une grâce de ce genre ». ⁹⁴

De cet excès d'amour qui dévore la Sainte le P. Ildefonse entend nous donner des preuves : il parle de son horreur extrême et croissante pour tout ce qui est péché ou infidélité à Dieu, au point qu'elle fondait en larmes et éclatait en sanglots à la vue de l'ingratitude des pécheurs. ⁹⁵

⁹³ P. O. 1210.

⁹⁴ P. O. 1210.

⁹⁵ P. O. 1218.

Il signale son étonnante délicatesse dans la pratique de la charité qui lui fait renoncer au milieu de ses peines d'âme à l'unique soulagement qu'elle avait encore : de parler avec son directeur spirituel ; elle s'en privait pour ne pas omettre de rendre un service à une sœur ou pour ne pas peser sur sa compagne qui aurait dû la remplacer.⁹⁶ Il revient sur « les angoisses mortelles qu'elle me manifestait continuellement, disant ne plus pouvoir vivre sans aimer Dieu comme et autant qu'elle le désirait, assurant que la mort lui aurait été un grand soulagement et me demandant si elle pouvait la demander à Dieu sans prétendre pour autant échapper à la souffrance qui seule en cette vie lui apportait quelque soulagement ».⁹⁷ Elle était, dit-il encore, « quasi continuellement transformée par cet excès d'amour, où, connaissant vivement l'excellence et le mérite infini de l'Objet aimé, son amour lui paraissait plus tenu et plus faible à mesure même qu'il croissait en elle ».⁹⁸ « Le plus dur bourreau de son âme, continue le P. Ildefonse, fut proprement sa charité divine, qui à mesure qu'elle croissait, lui transpirait des yeux de l'esprit. Elle aimait sans croire aimer, et à mesure que le saint amour se dilatait dans son âme, augmentaient le désir d'aimer son éternel Amour et la peine mortelle de croire qu'elle ne l'aimait pas ».⁹⁹

Poussée par le besoin de « se donner », elle aurait voulu faire le voeu du plus parfait ; mais pour la maintenir dans l'humilité, son directeur spirituel fit mine de ne pas comprendre.¹⁰⁰ Il savait d'ailleurs que par un simple « bon propos » elle se sentait liée comme une autre personne par un voeu formel.¹⁰¹

Mais ce besoin absolu d'aimer la mena finalement au paroxysme : à lui faire consentir à sa propre destruction et à son propre malheur éternel, quitte à réaliser son idéal d'amour.

Le témoignage du P. Ildefonse devient ici particulièrement émouvant : « Elle faisait à son Dieu les offres les plus variées pour qu'il la rendit finalement digne de l'aimer. Parmi ces propositions il en est une qui, je le sais, lui était devenue quotidienne et familière ; il ne lui aurait nullement importé d'être condamnée pour toute l'éternité, même à l'enfer, pourvu que le Seigneur lui concédât la grâce de l'aimer là autant qu'elle aurait pu le désirer et toujours plus. Je le sais de la façon la plus sûre, ajoute le Père. Elle avait répété à diverses reprises cette assertion

⁹⁶ P. O. 1219.

⁹⁷ P. O. 1210.

⁹⁸ P. O. 1211.

⁹⁹ P. O. 1209.

¹⁰⁰ P. O. 1208.

¹⁰¹ P. O. 1234 v.

en ma présence, y mettant toute son ardeur : c'était tandis qu'elle se reprochait humblement, comme il lui arrivait souvent, de n'avoir encore jamais commencé à aimer vraiment et parfaitement son Dieu (comme elle en jugeait elle-même). Moi, toujours par précaution de ne pas la sortir de son humilité, je lui donnai raison, disant que tous nous devons être prêts même à cela. J'ajoutai toutefois adroitement : — mais qu'en serait-il de nous, plongés dans cette peine incompréhensible de ne jamais voir notre Dieu de toute éternité, et devant souffrir en outre tous les autres indicibles tourments des sens ? — Alors, résolument, et sans même réfléchir un moment, elle me répondit : — Je crois que l'amour nous les rendrait tolérables et peut-être même doux, car l'amour fait tout dépasser... ».¹⁰²

Chez Thérèse-Marguerite ce n'étaient point là de vaines paroles : la volonté d'aimer Dieu éperdûment la rendait capable de tous les héroïsmes. Nous la verrons à l'œuvre un peu plus loin. Pour le moment contentons-nous du témoignage de la Mère Anne-Marie qui complète pour la vie extérieure de la Sainte ce que le P. Ildefonse nous fait savoir de sa vie intérieure.

Jamais la Sainte ne fit connaître les tourments où se trouvait son âme à personne d'autre qu'à ses confesseurs et directeurs spirituels ; même la dernière année, le P. Ildefonse était son seul confident. La Mère Anne-Marie elle-même, qui parmi ses compagnes fut celle qui la connut davantage, ne connut jamais son épreuve. Elle s'aperçut néanmoins de sa souffrance :

« Dans la dernière année de sa vie, nous rapporte-t-elle, on lisait sur son visage qu'elle devait souffrir quelque angoisse intérieure, et moi je crus qu'il s'agissait d'une peine spirituelle. Je savais en effet que, toujours désireuse d'une plus grande perfection, il lui semblait ne jamais l'acquérir. Je jugeai à propos de l'interroger à ce sujet. Ses réponses me firent conclure qu'il en était réellement ainsi. Néanmoins, sa façon de se comporter me causa toujours une admiration croissante. Je reconnus que ses actions étaient toujours plus pleines de ferveur. Et pourtant, les occupations dont elle était chargée dépassaient encore celles des années précédentes et comportaient les services et assistances qu'elle devait donner à de nombreuses et fastidieuses malades, tandis que s'y ajoutaient quantité d'autres besognes que par esprit de charité elle réclamait pour elle à toute instance sans renoncer pour autant à l'observance et à la fidélité aux actes de communauté... Et je m'en rendais

¹⁰² P. O. 1209.

compte, au milieu de cette multiplicité d'occupations, elle acquérait une force et une vigueur toujours croissante ». ¹⁰³

Si l'amour se prouve par les œuvres, celles-ci n'ont pas manqué à notre Sainte et démontrent l'héroïsme de sa charité.

Avant de passer outre, demandons-nous un moment quelle est la signification mystique de cette épreuve pénible par où passe la vie d'amour de la Sainte.

Le problème est le suivant : nous trouvons-nous ici devant l'épreuve purificatrice que saint Jean de la Croix a appelée la « nuit de l'esprit » ; ou s'agit-il d'une épreuve d'un autre genre, uniquement destinée à faire croître l'amour et à en augmenter la valeur apostolique ?

Nous croyons devoir répondre que, dans les premiers temps, l'épreuve de la Sainte a pu appartenir à la dernière étape de la nuit de l'esprit, mais que dans son ultime période, elle la dépasse manifestement.

Ce serait une erreur de croire qu'une révolte ou répugnance quelconque de la sensibilité dénote nécessairement dans une âme un état inférieur au mariage spirituel et qui n'aurait pas dépassé la dernière phase de la « nuit de l'esprit ».

On sait que chez saint Jean de la Croix, cette nuit passe par une triple phase : ¹⁰⁴ la première, la plus ténébreuse est caractérisée surtout par une évidente prise de conscience de la part de l'âme, de son indigence et de sa misère spirituelle, tandis que dans sa volonté se développe l'amour « estimatif » de Dieu qui lui communique une profonde horreur du péché. Suit une phase moins pénible où la contemplation obscure de Dieu s'accompagne d'une véritable passion d'amour pour lui. Finalement dans la troisième phase, l'âme jouit par intervalles de la contemplation unitive et de l'amour fruitif.

Depuis 1767, sainte Thérèse-Marguerite a commencé à recevoir les premières grâces unitives et son martyre d'amour a commencé presque en même temps ; mais c'est surtout depuis les derniers mois de l'année 1768 que son épreuve prit la forme d'une quasi insurmontable répugnance de la sensibilité qui lui enlevait tout sentiment dans l'exercice de l'amour et accentuait son impression spontanée d'être toute dénuée d'amour.

Saint Jean de la Croix a bien marqué qu'une grande prostration de la sensibilité ¹⁰⁵ accompagne la contemplation ténébreuse qui purifie

¹⁰³ P. O. 753.

¹⁰⁴ Cf. notre article *la contemplation unitive*, dans « *Ephemerides Carmeliticæ* » 1947, p. 25 sqq.

¹⁰⁵ *Nuit obscure*, t. II ch. 8.

l'esprit, mais à mesure que celle-ci s'éclaire, logiquement l'accablement sensible aussi devrait diminuer ; or chez sainte Thérèse-Marguerite nous voyons le contraire : la répugnance et la révolte de sa sensibilité vont s'accroissant jusque dans les dernières semaines de sa vie et cela en dépit de ses contemplations dont le caractère trinitaire semble bien marquer l'état de mariage spirituel.

On sait qu'avant cette époque — si nous nous reportons à la mystique thérésienne et sanjuaniste¹⁰⁶ — la contemplation unitive mystique reste uniquement indistincte, « sans se référer aux mystères » sacrés ; et cela s'explique précisément par son caractère de paroxysme extatique qui ne permet, dans l'acte contemplatif, l'immixtion d'aucune donnée conceptuelle, sans laquelle il ne semble pas qu'on puisse avoir une contemplation des mystères révélés. La pleine maturité et l'équilibre parfait au contraire de l'état de mariage spirituel, ne s'oppose plus à ce genre de contemplation.

Il est vrai que le Docteur mystique, en deux endroits de son *Cantique spirituel*, considère comme normale dans cet état de maturité spirituelle une pleine harmonisation de la sensibilité avec la partie spirituelle, qui semble devoir exclure chez l'âme toute souffrance causée par les impulsions désordonnées des passions.¹⁰⁷ Il s'en suivrait ultérieurement que l'âme ne donnerait plus aucune prise aux tentations du démon¹⁰⁸ qui précisément s'exercent ordinairement par une action de l'esprit malin exagérant les mouvements de cette même sensibilité imparfaitement dominée et gouvernée par l'esprit. Mais si saint Jean de la Croix tient pour normale l'exclusion d'une pareille souffrance chez l'âme arrivée au mariage spirituel, il a marqué néanmoins, explicitement, qu'il y a des exceptions. Il en indique même différents motifs : « certaines fois et en certaines périodes Dieu en agit autrement chez l'âme et lui fait sentir les choses et souffrir à cause d'elle, afin qu'elle mérite davantage et croisse en ferveur d'amour, ou pour d'autres raisons... ».¹⁰⁹

Dans le cas présent il est de toute évidence que la révolte de la sensibilité chez la Sainte — dont il ne faut assurément pas exclure l'influence diabolique ordinaire qui s'exerce dans la tentation¹¹⁰ — provoque une

¹⁰⁶ On remarquera que chez saint Jean de la Croix les contemplations « mystiques » du Verbe Incarné et la participation mystique à la vie trinitaire sont réservées à l'âme arrivée au mariage spirituel. Chez sainte Thérèse aussi, la contemplation du mystère trinitaire n'apparaît qu'aux VIIèmes Demeures du *Château intérieur*.

¹⁰⁷ *Cantique spirituel* (B), strophe 20, n. 10.

¹⁰⁸ *Ibid.*, strophes 16 et 40.

¹⁰⁹ *Ibid.*, strophe 20, n. 10.

¹¹⁰ Nous ne songeons ici à aucune espèce d'infestation ou d'obsession dia-

réaction qui la fait croître immensément en ferveur d'amour « voulu ». Le paroxysme où nous la voyons aboutir et où, pour pouvoir aimer comme elle l'entend, elle accepterait même l'enfer, en est une preuve convaincante. Il serait donc abusif d'interpréter ces répugnances comme une preuve de non-maturité.

Saint Jean de la Croix a d'ailleurs enseigné explicitement dans le commentaire de la *Vive Flamme* que des accroissements d'amour sont possibles et normaux à l'intérieur même de l'état de mariage spirituel. L'âme dit-il « peut se qualifier » et se « substantier » bien davantage dans l'amour ». ¹¹¹ Dans le commentaire de la première strophe il explique comment les poussées de cette flamme amoureuse « substantialisée » portent l'âme à aspirer à la béatitude éternelle, au point qu'elle s'écrie : « Romps la toile dans cette douce rencontre ». ¹¹²

Elle le fait d'ailleurs avec la plus parfaite soumission à la volonté divine ; mais évidemment elle aspire à une plénitude d'amour plus grande. Il faut même qu'il en soit ainsi, car, dit le Saint, dans les moments où la flamme divine l'enlève dans son mouvement vers Dieu « les apparitions de gloire et d'amour qui se devinent en ces touches (et qui se voient arrêtées à la porte, sans entrer dans l'âme, ne pouvant s'y loger à cause de l'étroitesse de ce logis terrestre), sont telles, que ce serait en vérité avoir peu d'amour que de ne pas demander d'entrer en cette perfection et accomplissement d'amour ». ¹¹³

Nous savons que dans ses derniers mois sainte Thérèse-Marguerite aspire ardemment à la « résolution » finale, qui lui permettra, de fait, d'aimer « divinement » comme elle le désire. Le P. Ildefonse nous la montre toute prise du désir de cette mort qui doit amener la réalisation de son unique rêve. La flamme divine qu'elle a invoquée par son acte d'offrande la consume rapidement et la porte impétueusement vers le terme désiré. Le fait même de ne pas connaître le délicieux répit qui est le partage des âmes qui jouissent de la pleine harmonisation de toutes leurs puissances sensibles et spirituelles, mais de se « sentir » au contraire toute vide et dénuée d'amour, accentue son désir et son élan. Les répugnances et la révolte de la sensibilité, en provoquant une réaction plus forte, plus instinctive de la volonté, accélèrent sa course vers la résolution définitive et accentuent ses progrès. Thérèse-Marguerite

bolique, mais uniquement à l'action que le démon peut exercer sur nous en exagérant les mouvements de la sensibilité.

¹¹¹ *Vive flamme*, Prologue, n. 3.

¹¹² *Vive flamme*, Ière strophe, dernier vers.

¹¹³ *Vive flamme*, I, n. 28.

est la plus jeune Sainte du Carmel thérésien ; elle meurt à 22 ans et 9 mois. Si néanmoins elle a atteint les sommets les plus élevés de l'amour, c'est que son ascension fut vertigineuse. Son épreuve y contribua puissamment.

Nous n'hésitons donc pas à classer celle-ci parmi les exceptions dont le Docteur mystique a marqué explicitement la possibilité chez les âmes arrivées à la transformation du mariage spirituel et dont le motif peut être de « faire croître la ferveur d'amour ».

Au Procès de béatification le P. Ildefonse a pris lui-même la peine de démontrer que la Sainte était arrivée « à ce degré d'union (divine) où les âmes ne peuvent plus, naturellement parlant, vivre longtemps, mais, selon les voies ordinaires de la divine Providence, reçoivent ordinairement la convocation à aller jouir, dans son Essence dévoilée, de ce souverain Seigneur que, moyennant la prédilection de sa grâce, elles ont tant cherché à pénétrer et à connaître en cette misérable terre dans l'angoissante ténèbre de la foi.¹¹⁴

Et le Père d'énumérer ses arguments où il insiste sur l'élévation de la contemplation de la Sainte et rappelle son désir de participer aux opérations intellectuelles du Verbe incarné, désir qui, réalisé, la conduisit à la contemplation « trinitaire ». Il rappelle sa connaissance élevée des attributs divins, la stabilité de son union à Dieu au milieu des occupations les plus diverses et les plus distrayantes ; son dégagement des livres de piété, étant continuellement et suffisamment nourrie par sa propre vie intérieure ; son exquise pureté de conscience et son extrême horreur du péché, son complet abandon et son humilité, au milieu des aridités et épreuves intérieures. Finalement, il signale la magnanimité qui la poussait à entreprendre pour Dieu les œuvres les plus grandes et les plus ardues.

De cette dernière note, saint Thomas d'Aquin a fait la caractéristique de l'âme parvenue à l'amour qu'il appelle « perfectissimus »¹¹⁵ pour le distinguer du simple amour parfait qui marque l'entrée de l'âme dans la voie unitive. *L'amor perfectissimus* c'est l'amour complètement mûr, propre au mariage spirituel, à l'âme arrivée au dernier des « sept degrés de l'amour ».¹¹⁶ Et nous croyons utile, au terme de cette étude, de dire un mot de l'héroïque magnanimité de cette jeune enfant de vingt-deux ans qui lui fit déployer dans son monastère une activité extérieure étonnante, toute au service de son prochain.

¹¹⁴ P. O. 1097.

¹¹⁵ ST. THOMAS D'AQUIN, III Sent. D. 29, q. 8, a. 8. sol 1.

¹¹⁶ Cf. *Cantique spirituel* (B), strophe 26.

Elle voyait en lui directement l'enfant de Dieu qu'il faut aimer pour lui et en lui. Sa charité fraternelle devint ainsi la plus belle confirmation de la *réalité* de son amour contemplatif. Nous savons en effet qu'il n'y a qu'une seule vertu de charité, qui a pourtant un double objet : Dieu et le prochain ; mais l'exercice de l'un comme de l'autre aspect de la charité fait voir le degré de perfection auquel est arrivée la vertu. Il y a seulement que l'exercice de la charité fraternelle est plus aisé à contrôler et devient ainsi un excellent critère de la « vérité » des sentiments d'amour que l'âme expérimente dans ses rapports avec Dieu.¹¹⁷

La vie de charité fraternelle que sainte Thérèse-Marguerite mena dans son monastère pourrait se dire une « épopée », dont manifestement le Seigneur prépara les voies par ses dispositions providentielles, afin que nous y trouvions la contre-épreuve de son héroïsme dans l'exercice de l'amour divin.

À l'époque où la Sainte entra au monastère, celui-ci se trouvait dans des conditions très précaires du point de vue de la santé des moniales en grande partie anciennes, tandis que les infirmités ne manquaient pas non plus chez celles d'âge moyen, voire chez les jeunes. On en avait été réduit, pour pouvoir se tirer d'affaire dans la vie quotidienne, à admettre dans la clôture (plus ou moins à titre de postulantes converses) deux jeunes filles de service qui aidaient la Communauté. On comprend dès lors que les supérieures étaient larges pour permettre aux religieuses qui se croyaient vaillantes de prêter main forte dans les « offices »¹¹⁸ à celles qui l'étaient moins. Dès le début pour ainsi dire de sa vie religieuse, mais graduellement davantage, Thérèse-Marguerite a abondamment profité de cette facilité, pour aller jusqu'à l'extrême dans le dévouement fraternel.

Les besoins de la Communauté se firent plus grands encore quand, vers la fin de 1767, une des moniales devint la proie d'une folie qui tendait à devenir furieuse. On dût la tenir enfermée dans une chambre et les soins qu'elle requérait demandaient des heures.

Dès le moins de juin 1768, Thérèse-Marguerite est à son service. Bien qu'elle soit déjà surchargée de besogne — car elle a pour « office » l'entretien de la sacristie (ornements sacrés) du couvent des religieux de S^t Paulin de Florence et au monastère aussi on l'a chargée de tout l'emploi de la sacristie, par suite de la maladie de Sœur Thérèse-Marie Ricasoli dont elle n'était que l'assistante ; — elle a demandé et obtenu de

¹¹⁷ S^{te} THÉRÈSE DE JÉSUS, *Château intérieur*, Vèmes, Dem., ch. 3, n. 8.

¹¹⁸ On appelle « offices » au Carmel les divers emplois que comporte la vie religieuse : celui de la sacristie, du vestiaire, le service du tour etc.

coucher tous les soirs une religieuse octogénaire ; ce qui lui enlève couramment une heure de son bref repos de nuit. Elle supplée la Sœur Madeleine-Thérèse Vecchietti, la trouvant trop chargée, dans la surveillance et le soin du fruitier. Elle a réussi encore, par l'entremise du confesseur, à faire accepter à cette dernière, chargée du soin de l'aliénée, de lui reprendre une grande partie de son travail ; elle s'est aperçue en effet qu'à cause de sa faible santé, la tâche lui pèse. Elle se charge en particulier de porter la nourriture à la malade et de la faire manger. Cela lui prend plus de trois heures par jour.

L'acte de charité s'accomplit au milieu des invectives et des menaces. Thérèse-Marguerite domine ses impressions de terreur en recourant à la sainte Vierge. Avant d'entrer chez la malade elle va toujours s'agenouiller devant une statue de Marie qui est là tout près de la cellule de l'aliénée et lui demande du courage. Ce sont des scènes pénibles constamment renouvelées que cette jeune fille de vingt ans à peine, affronte avec intrépidité. Mais somme toute, la religieuse plus ancienne veille sur elle et la protège ; elle la défend contre les exigences par trop déraisonnables de la malade.

L'année suivante la scène change. Cette fois Thérèse-Marguerite est infirmière d'office et la Mère Prieure l'a chargée exclusivement de l'entretien de la malade. Elle sait que la Sainte lui obéira ponctuellement et elle est convaincue qu'il ne convient pas de céder devant toutes les lubies de l'aliénée. Elle donne des ordres en conséquence et défend à Sœur Thérèse-Marguerite de donner suite aux réclamations de la pauvre folle.

Malheureusement la compagne d'office de la Sainte, religieuse plus ancienne qu'elle et à qui revient donc la présidence dans l'emploi, prise par un grand sens de compassion pour la pauvre malade, voudrait qu'on lui cède en tout. Elle reproche tout le temps à Thérèse-Marguerite la ligne de conduite où celle-ci ne fait qu'obéir à sa Prieure. Ce sont des désagréments continuels qui dans la vie de Communauté sont extrêmement pénibles. L'infirmière majeure commet même l'imprudence de prendre parti pour l'aliénée en sa propre présence. La folle s'irrite contre la Sainte. Suivent des scènes pénibles où la malade va jusqu'à rudoyer et frapper sa jeune infirmière.

Une des petites servantes du monastère a vu le fait ; mais Thérèse-Marguerite lui a fait promettre de ne rien dire à la Mère Prieure.

Certaines compagnes de la Sainte qui s'aperçoivent de la situation difficile où elle se trouve, prise entre deux feux, lui suggèrent de demander à la Prieure de charger l'infirmière majeure du soin de l'aliénée.

Mais Thérèse-Marguerite réplique : « l'obéissance me l'a confiée, je ne puis me retirer ». Elle supplie de ne pas intervenir auprès de l'autorité, qui évidemment n'est pas au courant de la situation concrète : la Mère Prieure est au lit, immobilisée, et ne peut se rendre compte personnellement de ce qui se passe.

Malgré les désagréments qu'elle subit chaque jour et un désaccord continu qui ne dépend pas d'elle, Thérèse-Marguerite entoure sa compagne d'office de délicates prévenances. Elle lui enlève tout le plus pénible de l'emploi, se prête à ses désirs, cherche à lui faire plaisir, lui demande tout le temps pardon de ne pas satisfaire à ses requêtes concernant la malade... comme si elle était en faute ! Ayant remarqué que l'infirmière majeure tient volontiers compagnie à l'aliénée durant la récréation — c'est son cœur compatissant qui l'y pousse — Thérèse-Marguerite, aussitôt le service de la malade terminé, l'appelle. Sœur Madeleine-Thérèse qui connaît la situation et voit le jeu, lui dit : « Vous êtes vraiment trop bonne d'être si pressée de lui envoyer cette visite (c'est à dire de l'infirmière à l'aliénée) qui consistera tout entière en réclamations de la malade sur votre compte » — Et elle me répliqua : « Que voulez-vous ? Cela lui fait plaisir ! — et elle ajouta que, puisque cela ne lui avait pas été prohibé, tandis qu'il lui était défendu de céder le service du dîner, il lui semblait convenable de se régler de la sorte, puisqu'elle arrivait ainsi à consoler à la fois l'infirmière majeure et la malade ». ¹¹⁹

Durant les dernières semaines de 1769, la Sainte dut consacrer toutes ses journées à soigner une mourante qui la réclamait tout le temps. La Mère Prieure passa donc forcément le service de l'aliénée à l'infirmière majeure. Celle-ci la contenta en tout. Mais une fois la mourante défunte, on rechargea Thérèse-Marguerite du service de la folle. On devine l'irritation de celle-ci et les avanies que la Sainte eut à subir.

Et jamais une plainte ! Les meilleures religieuses souffraient tellement dans leur contact avec la folle qu'elles éprouvaient le besoin de confier parfois leurs peines, au moins à leur Mère Prieure ou au Directeur spirituel ; au contraire, dit le P. Ildefonse, la « Servante de Dieu, dans l'espace de quasi deux ans et des deux années précisément où l'assistance se fit plus difficile, n'arriva jamais, que je sache, à proférer parole à son sujet, excepté pour la plaindre et la recommander... ainsi s'est-elle toujours comportée avec moi ». ¹²⁰

Et dire que tandis qu'elle supportait ces pénibles relations avec

¹¹⁹ P. O. 1813.

¹²⁰ P. O. 1557.

la religieuse folle, rendues bien plus pénibles encore par le désaccord avec sa compagne d'office auquel elle ne pouvait remédier, liée qu'elle était par l'obéissance, elle avait sur les bras cinq grandes malades. Sa journée s'écoulait à passer de l'une à l'autre : elle n'avait guère le temps de respirer.

Elle voulait malgré cette surcharge, être présente aux actes de communauté et recommandait à la religieuse chargée du réveil de l'appeler à temps ; car elle se méfiait d'elle-même, épuisée qu'elle était par la fatigue. Ajoutez à cela qu'elle vivait dans une continuelle pénitence corporelle et qu'elle mendiait auprès de ses compagnes humiliations et réprimandes sous prétexte d'avoir besoin d'être surveillée.

Qui n'admirerait l'héroïcité que suppose une telle vie de donation continuelle ? Et au milieu de tout cela, elle est tenaillée par un martyre intérieur : le martyre de ne pas arriver à aimer comme elle sent devoir le faire !

Mais c'est précisément ce martyre d'amour qui explique tout et qui rend tout possible ! Pour aimer Dieu comme elle l'entend, Thérèse-Marguerite aurait accepté un éternel enfer ; elle le redit sans cesse à Dieu. Elle avait dit au P. Ildefonse qui l'interrompait « que l'amour même rendrait supportables et peut-être même douces » ces souffrances de la damnation ! Ce ne sont pas de vaines paroles : Thérèse-Marguerite sait par expérience que l'amour rend tout supportable. Si au milieu d'une vie humainement impossible elle reste sereine et souriante, c'est parce qu'une flamme intérieure la dévore, une flamme où s'engouffre et disparaît toute souffrance en lui servant d'aliment. La Sainte est héroïque dans la donation d'elle-même parce qu'elle est mystiquement consumée par l'amour.

Sa sérénité était imperturbable.

« Elle avait une contenance paisible et tranquille qui faisait croire qu'elle était devenue maîtresse d'elle-même et de tout ce qu'elle faisait », ¹²¹ témoigne Soeur Thérèse-Marie Ricasoli, sa compagne de noviciat, malade et soignée par elle dans les dernières semaines de sa vie. « Elle paraissait arrivée au sommet de l'imperturbabilité », ajoute la Mère Anne-Marie. ¹²² Elle agissait toujours, témoigne une autre, avec une modestie merveilleuse, sans montrer jamais la moindre agitation désordonnée ». ¹²³ « Nous pûmes noter en elle une ordinaire gaité, une tranquillité d'esprit et une sérénité de visage qu'elle montrait en n'importe

¹²¹ P. O. 2181.

¹²² P. O. 851.

¹²³ P. O. 1806.

quelle occurrence pénible... jamais, que je sache, ni moi, ni aucune autre ne la vit se troubler ou s'altérer en pareille circonstance ». ¹²⁴

Nous avons d'elle une lettre du 3 février 1770, à un mois de distance de sa mort. ¹²⁵ Elle est écrite le lendemain du jour, où n'en pouvant plus d'accablement intérieur, de l'assentiment du P. Ildefonse elle s'est offerte encore par les mains de Marie, dans un dernier recours, au Sacré-Cœur. La lettre nous montre qu'elle prépare une « récréation » pour ses sœurs. Elle demande au Père — qui doit posséder un certain talent poétique — de lui faire des couplets et lui envoie le thème : « Je n'ai pas de faits saillants à vous présenter à cet effet ; je vous dirai seulement que continuellement les Sœurs s'amuse à me plaisanter et à me taquiner, sous prétexte que je suis gamine. En temps et lieux je veux leur prouver que je sais me faire honneur ; et que si elles ont pu m'attraper il y a quelques jours en me faisant trébucher dans leur piège, je suis capable de prendre ma revanche ».

Quelle domination et quel oubli d'elle-même cela suppose chez une enfant torturée intérieurement par une peine d'amour qui la mène à la tombe, et qui dans sa gentillesse charitable oublie tout cela pour procurer un moment de récréation à ses Sœurs !

Mais de fait, sa mort était proche.

On croirait qu'elle a dû la pressentir.

Quelques jours auparavant elle écrivit une dernière lettre à son Père en y joignant une image du Sacré-Cœur qu'elle avait taillée dans une feuille de papier blanc. ¹²⁶ Dernier souvenir, ultime rappel du rendez-vous quotidien dans le Cœur de Jésus, centre de la spiritualité de la Sainte. Elle priait son Père de lui faire la grâce d'une neuvaine de prières. Elle ne spécifie pas, mais tout fait croire qu'elle pense à son prochain décès.

Durant ces mêmes jours, pleine d'humilité elle se confesse indigne de se trouver au Carmel.

La journée du 4 elle s'est confessée une dernière fois. Elle a voulu faire une confession « spéciale » et le P. Ildefonse le lui a permis. Sa componction fut très grande, elle pleura ; mais elle sortit toute rassérénée du confessional.

Le soir même elle supplie à genoux une religieuse ancienne de bien vouloir la corriger de ses défauts.

¹²⁴ P. O. 1860.

¹²⁵ C'est la dernière de la série qui dans *Un angelo del Carmelo* est rangée sous le titre général : Lettres au P. Ildefonse de Saint Louis de Gonzague ; c'est par erreur qu'elle a été placée sous ce titre, car elle est adressée au P. Valère.

¹²⁶ P. O. 179 v.

Le lendemain elle communia « en viatique » et ce fut de fait sa dernière communion.

La journée du 6 se passa comme à l'ordinaire ; mais le soir, à la fin de l'oraison, à six heures, elle commença sa tournée chez les malades. Elle passa chez la Mère Prieure qui avait toujours des plaies aux jambes. Ensuite elle se rendit chez Soeur Thérèse-Marie Ricasoli toujours alitée et la reconforta par une lecture faite dans un ouvrage du P. Binet S. J. Il s'agissait de la conformité à la volonté de Dieu. Elle termina par quelques gentilleses puis se rendit au réfectoire.

La communauté avait dû le quitter depuis longtemps. On était en carême et la collation, composée d'ordinaire de pain et de fruits secs, prend peu de temps.

Thérèse-Marguerite est seule au réfectoire, et commence son maigre repas.

Soudain un violent mal d'entrailles la saisit. Elle se lève et sort, mais elle est contrainte de se réfugier dans une cellule toute proche. Elle s'y agenouille auprès du lit et après un moment de répit regagne sa cellule située à l'étage. Elle n'en peut plus et est forcée d'appeler une religieuse qui passe. On accourt, on la trouve à terre et on l'aide à se mettre au lit. A ses compagnes éplorées elle demande de réciter cinq *Gloria Patri* en l'honneur du Sacré-Cœur. Le médecin appelé à la hâte ne voit rien de particulièrement grave et se contente de prescrire quelques soins.

Une des jeunes servantes du monastère veille la Sainte qui ne veut pas qu'une religieuse se dérange. Elle lui recommande surtout de ne pas faire de bruit pour ne troubler le sommeil de personne. Mais la nuit est très pénible. Le « miserere » fait son oeuvre.

Le lendemain, le médecin ordonne une ponction. Le chirurgien qui la pratique se rend compte de la gravité du cas et recommande d'administrer la malade. Mais comme le médecin de communauté n'a rien vu d'alarmant, la religieuse qu'il a avertie ne dit rien, de peur d'émotionner la communauté ; elle se contente d'insister auprès de la Prieure pour qu'on demande des prières dans les monastères de la cité.¹²⁷

Les douleurs tendaient d'ailleurs à se calmer ; on ignorait que la gangrène avait commencé.

Thérèse-Marguerite serre son crucifix entre ses mains et l'appuie sans cesse à ses lèvres.

Elle demande qu'on lui mette sur le lit l'image du Sacré-Cœur at-

¹²⁷ P. O. 1725 v. et 1726.

tachée au mur de la cellule. Elle en est toute heureuse, mais ensuite, par crainte de la salir, demande qu'on la remette en place.

Elle est si près de sa dernière heure et personne ne s'en doute.

Comme personne ne se doute non plus de ce qui se passe dans son âme : du violent amour qui la consume et plus que jamais la fait aspirer au ciel. Son âme doit crier :

« Roms le toile dans cette douce rencontre ! »

Du côté de la terre c'est le silence, c'est la solitude complète.

La Mère Anne-Marie est là ; mais jamais elle n'a connu le mystère d'amour qui se déroule dans l'âme de la mourante. Seul le P. Ildefonse connaît son secret, et il est absent. Il ne peut recueillir les dernières confidences de la Sainte.

Le Seigneur qui veut en faire un exemple parfait de vie cachée, le modèle de l'âme qui se consume complètement sous son seul regard, a voulu se la réserver toute entière au moment solennel de son passage dans l'éternité.

Vers trois heures de l'après-midi, une syncope soudaine marque la recrudescence du mal. On court à l'église où le Confesseur extraordinaire est en train de confesser les moniales. On le fait entrer porteur de l'huile sainte... Mais déjà il est trop tard. Une absolution sous condition, l'extrême-onction « in extremis » et... tout est fini.

Au monastère la peine des moniales est extrême. Toutes furent immensément affectées¹²⁸ de cette catastrophe inattendue. Mais quand on songea à l'inhumation, un changement inopiné dans la dépouille de la Sainte, demeurée tuméfiée, et qui redevenait normale et belle, provoqua une intervention de la curie épiscopale qui ordonna le sursis.

La glorification terrestre de la Sainte commençait.

Quelques jours plus tard, le Père Ildefonse se promenait avec le P. Jean de la Croix qui fut confesseur ordinaire de la Sainte de septembre 1767 à mai 1769. Les deux religieux devisaient de cette mort inopinée qui avait plongé dans la consternation tout le monastère de la Sainte.

Dans notre entretien au sujet de la Servante de Dieu décédée depuis peu de jours, rapporte le P. Ildefonse, je lui exprimai mon sentiment en ces termes, que je me rappelle bien : « Je crois que Sœur Thérèse-Marguerite, même sans maladie corporelle, n'aurait plus vécu longtemps, tant était grande la force de l'amour de Dieu en elle... ». Alors

¹²⁸ La plupart des moniales recoururent à la « saignée » considérée de ce temps comme un remède contre les conséquences d'impressions pénibles. (P. O. 1881 v.).

le Père, me fixant dans le blanc des yeux, comme qui se voit prévenu dans son sentiment, me répondit vivement : « Dieu soit béni, moi aussi je l'ai toujours cru ». ¹²⁹

Les deux Pères qui l'avaient le mieux connue dans les derniers temps, étaient tous deux d'avis qu'elle était morte d'amour : « J'ai toujours eu l'idée, ajoute le P. Ildefonse, et je l'ai encore, que la mort prématurée de la Servante de Dieu fut causée bien plus par la violence secrète de l'amour que par sa brève maladie, ou que celle-ci a trouvé sa première origine en celle-là ». ¹³⁰

C'est appliquer au trépas de la Sainte l'enseignement de saint Jean de la Croix au sujet de la mort d'amour qu'il attribue aux personnes arrivées en cette vie à l'union de transformation : « si d'autres personnes meurent pour cause d'infirmité ou de longévité, celles-ci, bien que mourant dans la maladie ou dans la plénitude de l'âge, ce ne sont point celles-ci qui leur arrachent l'âme, mais une impulsion et rencontre d'amour beaucoup plus profonde que les précédentes, plus puissante et plus efficace, puisqu'elle peut rompre la toile et enlever le joyau de l'âme ». ¹³¹ Le Saint n'exclut pas les causalités naturelles, mais il ne les estime pas déterminantes : la cause décisive de la mort, c'est l'élan d'amour de l'âme vers Dieu.

Bien sûr, dans sainte Thérèse-Marguerite la maladie a fait son œuvre ; mais plus puissamment qu'elle son désir immense de la plénitude d'amour céleste, suscité en elle par l'Esprit-Saint, a causé son entrée dans l'éternité. Nous avons tout droit de croire qu'elle est, en toute vérité, morte d'amour.

Sainte Thérèse-Marguerite est la victime du divin « amour consumant ».

La leçon d'amour, apprise dans sa jeunesse spirituelle, grâce à la méditation des vérités révélées, elle l'avait traduite dans la formule pratique : « rendre amour pour amour ». Un jour Dieu lui-même donne un plein sens à cette formule en lui faisant expérimenter ce que c'est qu'être aimée divinement, et à son tour, divinement aimer.

De nouveaux horizons s'ouvrirent à ses yeux émerveillés. Elle s'y sentait toujours plus attirée, mais ils semblaient fuir toujours davantage devant son impuissance reconnue et expérimentée. Une indicible souffrance nacquit et s'accrut en elle : celle de ne pas aimer comme elle voulait et saisissait devoir le faire.

¹²⁹ P. O. 1211 v.

¹³⁰ P. O. 1211.

¹³¹ *Vive flamme*, I. 30.

Elle comprit d'instinct que seule la transformation d'amour causée par l'envahissement de l'Esprit-Saint pouvait réaliser son rêve : elle s'offrit à Lui en victime pour être consumée, priant Jésus, son prêtre, de lui procurer cette flamme divine.

Et la flamme divine vint, l'envahissant graduellement davantage et causant en elle, toujours plus intense, le tourment de l'amour inassouvi.

Attié par l'inertie et la révolte de la sensibilité, qui pèsent sur lui de tout leur poids, cet amour inassouvi s'exaspère et révèle des exigences que seul arrive à tempérer le parfait abandon aux vouloirs divins : pourvu qu'elle puisse aimer comme elle sent devoir le faire, Thérèse-Marguerite accepte tout, ... même l'enfer.

La flamme qui la consume est « implacable ». Thérèse-Marguerite ne connaîtra même pas le répit de l'harmonie intérieure propre à l'âme transformée ; mais la révolte même de sa sensibilité rendra plus vertigineuse sa course vers l'épanouissement final de l'amour qui ne s'atteint qu'au ciel.

Au centre de cette vie d'amour nous trouvons le mystère de Jésus et de son Divin Cœur. C'est en contemplant le Sacré-Cœur que Thérèse-Marguerite a appris la grande leçon qui oriente sa vie entière : rendre amour pour amour. C'est en le regardant qu'elle a appris à le faire : il a toujours été son unique modèle.

Quand les horizons de l'amour mystique avec ses possibilités immenses d'aimer se dévoilent à ses yeux, c'est encore dans le Cœur de Jésus qu'elle cherche le moyen d'atteindre les sommets : désirant vivre « avec lui, en lui, par lui », cette même vie d'amour qui est la sienne. Elle comprend que ce divin Cœur est habité par l'Esprit-Saint, qu'il est « son temple préféré » et elle demande à Jésus de lui communiquer l'Esprit d'amour, en la consumant de cette flamme divine.

Toute éprise de Jésus et des beautés de son âme, Thérèse-Marguerite n'ambitionne pas seulement de participer à son amour : elle aspire encore à avoir part à la connaissance qui plonge son intelligence dans le mystère trinitaire ; elle se sent la vocation « d'émuler dans la foi autant qu'une créature peut le faire, ... les connaissances sublimes et les affections de l'humanité très-sainte de Jésus-Christ, unie hypostatiquement au Verbe ». ¹³² De fait, Thérèse-Marguerite devient une âme profondément trinitaire, et aux élévations spontanées longuement cultivées, s'unissent les contemplations mystiques révélatrices du mystère qui est le vrai centre de la vie surnaturelle.

¹³² P. O. 1103.

C'est vers la Dêité, Une et Trine, que, sous l'impulsion de l'Esprit-Saint, l'amour inassouvi de la Sainte s'élève avec une impétuosité sans cesse croissante qui la consume en peu de temps et la jette finalement dans le brasier d'amour éternel.

Elle est allée du Sacré-Coeur à la Trinité.

La vie cachée lui en a enseigné la voie.

Eprise tout ensemble de vie cachée et d'imitation de Jésus, sur ce terrain aussi elle a vu en Jésus son modèle. La pénétration dans le sanctuaire intime de l'âme du Christ lui révèle la voie qui conduit au Père et à la Trinité et transforme la disciple de Marguerite-Marie en une maîtresse de vie spirituelle, qui nous apprend à redescendre par la dévotion à l'Esprit-Saint des hauteurs trinitaires sur les besoins des âmes et de l'Eglise. Thérèse-Marguerite a réalisé pratiquement la synthèse la plus élevée et la plus efficace entre la vie contemplative et la vie apostolique. De ce fait il est permis de la regarder dans le monde surnaturel, comme une personnalité de premier plan.

Son itinéraire spirituel est à la fois sublime et limpide. Un mot suffit pour caractériser l'oeuvre de l'amour dans cette âme si grande : il suffit de redire avec le savant et pieux P. Ildefonse qui la connut mieux que tout autre : *Dominus Deus tuus, ignis consumens est.*¹³³ Le Seigneur ton Dieu est un feu consumant.

Rome, 1949.

FR. GABRIEL DE S^{te} MARIE MADELEINE, O. C. D.

¹³³ *Deutéronome*, IV, 24.

13. *3^a parte di un' Epigramma al Cuore di
 1^o Amio amabile Penitente
 E' l'accrefca ad d'el'ora
 Del Bordinio d'Amore*

1. *Dalla mia Amata Cella
 Ove lieto in pace
 Sed pur così ti piace
 Tu vengo ad salutarti*
 2. *Tales è tanto è il mio piacere
 Nel sentir di tua salute
 Suo un tuored assoluto
 ch'è mi f^o g^o e*
 3. *Tu ben vedi e tu quantai
 Quale è quanto è quel affetto
 ch'è in tuob nel petto
 E' ch'è sempre in portai*
 4. *Ch'è se sembro in importuna
 Che in sepo incomodarti
 Deb' fuissego ricordarti
 Del' antica tua premura*
 5. *Di quel st^o è tuon desio
 Ch'è veder tu con solata
 in quel stato ch'è in anodato
 pur ch'è tu il voler di Dio*
 6. *Per mettere in feto
 D'io tuo in ho lenura
 in pristo daio vero
 a parlar mi con affetto*
 7. *Tristitia mia a me d'ioeste
 Non fia mai che tu man in petto
 Ch'è in daio loggio nel tuo petto
 ch'è gran tanto a me falet*
 8. *Ch'è in daio tuo cammino
 Numera d'ioeste è verace
 Ch'è in daio coraggio in pace
 Ch'è in daio d'ioeste*
 9. *Ch'è in daio d'ioeste*

13. *Con un loggio in tua luce
 in daio loggio in daio loggio
 Ch'è in daio loggio in daio loggio
 Ch'è in daio loggio in daio loggio*
 14. *Ma in me in daio loggio
 Ch'è in daio loggio in daio loggio
 Ch'è in daio loggio in daio loggio
 Ch'è in daio loggio in daio loggio*
 15. *Ma in me in daio loggio
 Ch'è in daio loggio in daio loggio
 Ch'è in daio loggio in daio loggio
 Ch'è in daio loggio in daio loggio*
 16. *Tales è tanto è il mio piacere
 Nel sentir di tua salute
 Suo un tuored assoluto
 ch'è mi f^o g^o e*
 17. *Tales è tanto è il mio piacere
 Nel sentir di tua salute
 Suo un tuored assoluto
 ch'è mi f^o g^o e*
 18. *Ch'è in daio loggio in daio loggio
 Ch'è in daio loggio in daio loggio
 Ch'è in daio loggio in daio loggio
 Ch'è in daio loggio in daio loggio*
 19. *Ch'è in daio loggio in daio loggio
 Ch'è in daio loggio in daio loggio
 Ch'è in daio loggio in daio loggio
 Ch'è in daio loggio in daio loggio*
 20. *Ch'è in daio loggio in daio loggio
 Ch'è in daio loggio in daio loggio
 Ch'è in daio loggio in daio loggio
 Ch'è in daio loggio in daio loggio*
 21. *Ch'è in daio loggio in daio loggio
 Ch'è in daio loggio in daio loggio
 Ch'è in daio loggio in daio loggio
 Ch'è in daio loggio in daio loggio*

San. Gi.

Alto. + Alia

Amat. Fratello

La grazia dello Spirito Santo sempre nell'anima mia

Con molto piacere ricevo la Vostra Lettera
che mi ha dato la medesima i progressi che avete fatto
nel vostro studio e il desiderio che avete di sempre
più avanzarvi nei medesimi e poiché come mi
accennate presto sperate di dover venire in quel
legio nel quale non vi mancherà modo di man-
tenervi caro a Dio e di venire sempre più perfetto
inella vostra pietà col mezzo dei santi esercizi
e di vivere di continuo ed attendendo di proposito
a ben servirvi del talento che vi è dato ap-
plicandovi sempre ad imparare e sciocche virtù
~~che~~ ^{devo} e afficuratevi di operando in questa
via del non mancherà mai per voi specialis-
sima aiuto poiché egli non può ve ne occorrerà fedel-
mente lo deve per ciò ~~che~~ ^{che} di lui e a lui par-
comandatevi ed ancora alla ^{nostra} Vergine nostra
caro madre ed io dovrete farvi per voi

mando un Beve Bambino, acciò lo spiate in terra
vostro altare, e suppongo a nome Salvatore
Madre e dato per me uno facio alla Terre di toro
nino, e tutto di Beve e afine, è di inghi e ta ovila:
scio nel suo Dino Cuor palas Medesimo viracco:
mando.

Di Voi Caro fratello

^{to}
S. Teresa 1501900 to 1761

^{to}
S. Teresa
S. Teresa Mary, S. Teresa
di S. Teresa



ÉTUDE GRAPHOLOGIQUE

Nous avons eu la singulière fortune de pouvoir soumettre à M^{me} Suzanne Bresard, dont on connaît l'exceptionnel talent graphologique, une série de documents photographiques représentant des spécimens d'écriture de sainte Thérèse-Marguerite à différentes époques de sa vie et dont nos hors-texte permettent d'apprécier la beauté. Nous croyons que le lecteur de l'étude qui précède et de l'analyse qui suit sera frappé comme nous de l'étonnant parallélisme qui s'y révèle entre l'évolution spirituelle de la Sainte découverte dans son écriture par M^{me} Bresard et celle qui se dégage de nos documents que la graphologue ignorait à peu près totalement à l'époque où elle entreprenait son étude. L'attitude spirituelle décélée chez la Sainte à la fin de sa vie (4^{me} document) correspond exactement au témoignage du P. Ildephonse sur le besoin d'aimer de la Sainte qui lui aurait fait accepter la damnation, quitte à aimer Dieu comme elle le voulait, à tout prix.

Cette intuition de la graphologue est un vrai trait de génie.

P. G.

La première fois que l'écriture de Sainte Thérèse-Marguerite nous fut montrée, nous avons été frappée par la plénitude de vie spirituelle que traduisait l'ensemble de son tracé, et toute de suite nous avons ressenti cette émotion unique, si profondément éprouvée en étudiant quelques années auparavant l'écriture de S^t Jean de la Croix. Nous avons alors fait part de notre sentiment à la personne qui nous soumettait ce fac-similé. Nous retrouvions au travers de ce document — dont nous ignorions l'auteur — une telle qualité de ressemblance, une parenté si extraordinaire avec l'écriture de St. Jean de la Croix, que nous avons pensé à une similitude d'inspiration chez ces deux êtres. Ils nous apparaissaient comme les deux faces d'un même témoignage.

A la suite de ce premier contact, on nous confia quatre documents que nous allons étudier tour à tour : une lettre du 24 avril 1764. La Sainte avait alors un peu plus de 16 ans $\frac{1}{2}$, elle venait de quitter le pensionnat ; un brouillon de poésie écrit en 1765 peu après son entrée au monastère ; une lettre écrite entre 18 et 20 ans ; enfin un texte tracé un an avant sa mort à l'âge de 21 ans $\frac{1}{2}$.

1^{er} DOCUMENT — 16 ANS

Si on ne nous avait pas indiqué l'âge auquel S^{te} Thérèse-Marguerite avait tracé ce document, nous n'aurions pas pensé qu'une jeune fille de moins de 17 ans en était l'auteur.

On ne peut pas seulement parler dans cela de maturité précoce : c'est une personnalité *accomplie* qui émerge de l'écriture. Tous les éléments qui la constituent s'associent dans un ordre durable, que rien ne semble pouvoir entamer. Ce n'est pas assez de parler d'équilibre : c'est un être solide, achevé, pur, grave, voilé à lui-même, qui se profile derrière une sensibilité un peu inquiète, réceptive à toutes les nuances. La conscience du relatif, des inquiétudes, des espoirs, l'envolée de l'imagination sont autant d'antennes vibrantes qui auréolent sa personnalité profonde ignorante de sa qualité et de sa force.

2^e DOCUMENT — BROUILLON DE POÉSIE

Là nous apparaît en action sa sensibilité : elle a des impressions qui la submergent, s'étire, se ploie, s'exalte, comme les traits de l'écriture.

Il semble que la jeune fille entrée depuis peu au couvent accède à un monde qui déborde les capacités de réceptivité humaine. Elle donne l'impression d'être envahie, pénétrée par des impressions et des visions qui font *éclater ses limites*, mais sans la *dissocier*.

Il y a dans ce phénomène exceptionnel, un aspect de cette coexistence de contraires qui apparaît chez tous les êtres génialement doués ou surnaturellement inspirés.

Mais derrière cette sorte d'ouragan, elle demeure préservée dans un calme plus grand que la certitude. Elle apparaît présente, fidèle, innocente.

3^e DOCUMENT — UNE LETTRE ENTRE LA 18^e ET LA 20^e ANNÉE

Cette sorte de marée, ce flot d'inspiration s'est comme retiré.

L'écriture, comparée à celle du premier document, fait apparaître plus de résignation et plus de lucidité. Il semble que S^{te} Thérèse-Marguerite ait eu à prendre mieux conscience d'elle-même en mesurant ses responsabilités. Sa volonté a fait saillie comme un muscle hors de la per-

sonnalité de l'adolescente. Le jugement critique est apparu aussi à la façon d'une sauvegarde, en veilleur.

Mais ce document est presque le plus dépouillé des quatre. Car S^{te} Thérèse-Marguerite y apparaît AU CENTRE D'ELLE-MÊME. On voit sans qu'il puisse y avoir de doute, que rien ne pourrait la faire dévier de ce centre, ni atténuer ce qu'elle voit ou ce qu'elle endure. Elle demeure fidèle, donnée à sa vocation. On dirait qu'elle se sent témoin et responsable, et dirigée vers un seul but, par une sorte d'entêtement sacré, avec une prescience des tourments à endurer, acceptés d'avance. Et le sentiment qu'il faudra donc se taire et souffrir dans la solitude.

4^e DOCUMENT — TRACÉ UN AN AVANT LA MORT, À 21 ANS

C'est une femme qui paraît avoir subi vingt ans d'épreuves usantes depuis la précédente lettre. Elle semble survivre à des orages épuisants. On dirait qu'elle a eu la révélation de sa force, qu'elle s'en est servie mais ne s'estime pas davantage. Elle demeure « au centre d'elle-même », peu visible, fixée dans sa position, comme les martyrs, sans chercher à fournir d'explications, mais sachant que sa raison d'être n'est que de s'y maintenir. Rivée à la même place, par un *sens de la vie* qui dépasse tout, même l'instinct de conservation.

Au travers de ces quatre documents, les aptitudes et les tendances dont il est d'usage de parler séparément et qui se rapportent à l'intelligence, à l'activité ou aux sentiments, se fondent les unes dans les autres, s'ajustent et se soutiennent pour devenir le témoignage sans réserve d'une nature fine, saine, sans failles, dédiée à l'absolu de sa foi.

Paris, 6 Décembre 1948.

SUZANNE BRESARD

APPENDICE

Nous donnons ici en appendice le texte intégral des Résolutions de retraite de la Sainte dont nous avons fait l'analyse au cours de notre travail. On trouvera en premier lieu le texte des résolutions de mars 1766, à l'occasion de sa profession; vient ensuite celui de la fameuse retraite de 1768.

I.

JESUS + MARIE

Bons propos faits par Sœur Thérèse-Marguerite du Cœur de Jésus carmélite déchaussée, durant les exercices spirituels entrepris récemment en préparation à la sainte Profession, l'an mil sept cent soixante six.

Réfléchissant à la fin pour laquelle Vous, mon Dieu, m'avez tirée du néant et appelée à l'heureux état de religion, je Vous propose et me résouds à m'appliquer dorénavant avec plus de courage encore à une entière réforme de moi-même, et de me dépouiller entièrement de toutes mes inclinations pour adhérer uniquement à Vous, mon divin Créateur.

Considérant les moyens que Vous, mon Dieu, m'avez donnés pour ma sanctification, je me résouds pour l'avenir à les estimer davantage, encore qu'ils consistent en choses menues, et de m'en servir avec toute l'application, pour la seule fin de votre pure gloire et pour Vous aimer davantage, et pour Vous servir dans la forme et manière (de vivre) à laquelle Vous, mon Jésus, dans votre bonté m'avez obligée; et je veux ne jamais cesser de le faire, puisque sans persévérance il n'y a pas de salut.

Ayant considéré avec attention que ne peut s'appeler votre épouse, ô mon Jésus, qui ne réprime ses passions prédominantes, je Vous propose de tout cœur de m'exercer à tout prix dans l'abnégation continuelle de ma volonté par une obéissance entière en toutes choses et sans retard, non pas seulement à mes supérieures, mais aussi à mes égales et inférieures, ayant tout à apprendre de Vous, mon Dieu, qui Vous êtes fait obéissant dans des circonstances bien plus âpres, que ne sont celles où je me trouve.

Réfléchissant que l'épouse ne peut plaire à l'Époux si elle ne s'étudie de toute façon à se rendre parfaitement semblable à lui, je décide maintenant et pour toujours, ô mon Époux Jésus, de mettre toute

mon application à Vous imiter, et de me crucifier tout entière avec Vous par une plus minutieuse mortification de toutes mes puissances, passions et sens.

Considérant que mon prochain (mes sœurs) sont, ô mon Dieu, vos images faites à votre ressemblance, produites par votre divin Amour, et (rachetées) au prix de votre sang, il ne sera plus vrai qu'à l'avenir je ne les regarde de cet œil de véritable charité que Vous m'ordonnez, Vous promettant d'être indulgente avec elles dans toutes les occasions, de cacher et d'excuser leurs défauts, d'en parler toujours avec estime, et finalement de ne manquer jamais d'une façon avertie à la charité envers elles, ni en pensées ni en paroles, ni en œuvres.

Réfléchissant qu'en votre présence, ô mon Dieu, je ne suis qu'un tas de misères et d'ingratitude à votre égard, pleine de mille défauts et que sans Vous je suis moins que le plus vil ver de terre, digne seulement d'être piétinée par toutes, je me décide présentement de fuir et d'abhorrer toute louange personnelle et de ne dire jamais chose aucune qui put directement ou indirectement me la procurer.

Puisque Vous me donnez une lumière très claire me montrant qu'une âme ne peut être toute de Vous si elle ne dépouille son esprit ensemble avec son cœur de toute préoccupation de ce monde pour penser uniquement à Vous, je Vous propose définitivement de ne parler jamais de choses du monde, ni d'être curieuse de les apprendre, fussent-elles totalement indifférentes ; mais de m'intéresser seulement de ce qui peut uniquement me conduire à Vous, et dans ce but :

Pour m'établir dans cette détermination, je Vous propose encore, ô mon Dieu, de m'occuper, même au monastère, uniquement de moi-même et de ne jamais prêter attention à ce que font mes sœurs, et d'être toujours muette sur tout ce qu'elles feront, sourde à tout ce qu'elles diront et aveugle pour tout ce qu'éventuellement je verrai, voulant employer uniquement tous mes sens pour Vous servir, Vous louer, Vous bénir, ô mon Dieu et mon seul Amour.

Sachant, ô mon Jésus, que demeurant avec Vous on ne peut périr, et que votre divine et douce conversation fait mépriser toute chose terrestre et procure à l'âme vraie paix et contentement, je Vous propose de tout cœur, pour ne jamais me séparer de Vous et jouir toujours de vos divines bénédictions, de m'appliquer dorénavant avec plus de zèle et de diligence dans l'exercice de votre divine présence et de m'affectionner plus que jamais à l'exercice de l'oraison, ne la laissant jamais sans la décision de l'obéissance et sans une très grave nécessité, et de souffrir avec humilité et résignation toutes les aridités, les angoisses, les ennuis et les désolations que, pour vos finalités très saintes, il Vous plaira de m'envoyer dans l'exercice de l'oraison.

Ayant bien compris que celui qui écoute vos Ministres Vous écoute, et qu'en se manifestant à eux on se manifeste à Vous ; poussée par cette connaissance, je Vous propose d'une façon définitive, de déposer et de vaincre toute la répugnance que parfois j'éprouve à ouvrir mon intérieur et toutes les aspirations de mon cœur à qui se trouve à votre place pour ma plus sûre direction spirituelle, Vous promettant, avec

ferme propos, de seconder l'enseignement de ma sainte Mère qui dit : « A ton confesseur tu manifesteras..... »¹ et de lui prêter dans la direction de mon esprit, une obéissance toujours prompte, aveugle et constante.

II

J. M. J.

RESOLUTIONS DES SAINTS EXERCICES de mil sept cent soixante huit, que je dois relire chaque jour.

Je me propose, ô mon Dieu, de n'avoir dans toutes mes opérations tant intérieures qu'extérieures d'autre fin et motif que le seul amour. Je me dirai et m'interrogerai à chaque fois : « A présent, que fais-je en cette action ? (même si elle est toute intérieure) Aimé-je mon Dieu ? Et si je dois reconnaître en moi quelque obstacle au pur amour, je me réprimanderai moi-même, en me souvenant que je dois rendre amour pour amour.

Et sachant que pour arriver à le faire j'ai besoin d'un total abandon à Dieu, car à cause de ma misère, je vois que je ne puis rien, ô mon unique Amour, je me livre tout entière à Vous pour que Vous seul opérez en moi selon vos desseins à Vous, et je ne veux autre chose que ce que Vous voulez.

Mais comme la nature est revêche au bien, bien que l'esprit soit prompt, je Vous promets de faire une guerre continuelle à moi-même. Les armes de combat seront : l'oraison, le présence de Dieu et le silence. Mais, mon Amour, Vous savez combien je suis inhabile à me servir de ces armes. Néanmoins, je m'armerai encore des armes d'une souveraine confiance en Vous, de patience, d'humilité, de conformité à votre divin Vouloir, unies à une entière diligence ; je procurerai de tenir toujours ces armes à la main pour me rendre plus vigoureuse dans l'usage des trois précédentes.

Mais qui me donnera le secours pour combattre dans une guerre continuelle contre tant d'adversaires qui s'acharnent contre moi ? Ah ! je le vois bien, Vous, mon Dieu, Vous me déclarez d'être mon Capitaine, et élevant l'étendard de votre croix, Vous me dites amoureusement : Prends la croix que je te présente, bien que son poids te semble lourd, et viens à ma suite sans aucune hésitation ! Voulant répondre à cette invitation, je Vous promets, ô mon céleste Epoux de ne plus faire de résistance à votre amour. Mais déjà je vois que Vous Vous dirigez vers le Calvaire, et voici votre épouse qui Vous suit promptement.

¹ La Sainte fait allusion à une des sentences spirituelles de Sainte Thérèse de Jésus, qui dit : « A ton supérieur et à ton confesseur découvre toutes tes tentations, tes imperfections et tes répugnances, afin qu'il te donne conseil et remède pour les vaincre » (Avis, n. 18).

Oui, mon Dieu, je ne veux chercher autre chose que de devenir votre parfaite image, et puisque votre vie ne fut autre qu'une vie cachée, d'humiliation, d'amour et de sacrifice, telle sera dorénavant la mienne; j'entends donc pour toujours me renfermer dans votre très aimable Cœur, comme dans un désert, pour y vivre en Vous, avec Vous et pour Vous cette vie cachée d'amour et de sacrifice.

Vous savez en effet, que je ne désire autre chose qu'être une victime de votre Cœur Sacré, toute consumée en holocauste par le feu de votre saint amour. Et donc, votre cœur sera l'autel où je devrai être en vous, ô mon cher Epoux, et vous devez être le prêtre qui consumera cette victime par les ardeurs de votre Cœur Sacré.

Que je me sens confuse, ô mon Dieu, en voyant combien est coupable cette victime et indigne que Vous l'acceptiez en sacrifice ; mais j'ai confiance que tout restera réduit en cendres par ce feu divin !

Je Vous promets encore de veiller à ne pas mettre obstacle à ce que Vous puissiez opérer en moi selon vos desseins. Et puisque Vous m'inspirez au cœur de me rendre en tout semblable à Vous, dans la mesure du possible, à cela tendront mes sollicitudes ! Je Vous imiterai particulièrement dans ces vertus qui plaisent à votre très aimable Cœur, à savoir, l'humilité, la douceur, l'obéissance, et la pureté d'intention dans les opérations tant internes qu'externes, opérant toujours avec esprit de simplicité. Et afin qu'il me soit plus facile de devenir vite toute vôtre, mon Dieu, je me choisirai chaque matin une vertu à imiter, me fixant un certain nombre d'actes à pratiquer. La manière d'y demeurer fidèle consistera à mettre toute mon application à correspondre fidèlement à vos saintes inspirations, au prix de n'importe quelle répugnance de la nature et malgré n'importe quelle suggestion de l'ennemi commun.

Puisque, Vous savez, ô mon Dieu, que je me trouve dans un état où j'ai grand besoin de votre aide spéciale, bien que je m'en rende continuellement indigne, j'espère toutefois en votre infinie Miséricorde ; en elle je veux toujours avoir confiance, quelque soit l'état où il Vous plaira de me tenir, en tout temps et en toute occasion, regardant tout comme disposé par Vous, ô mon cher et unique Amour : Oui, plus je rencontrerai de difficultés et d'hésitations, sachant pour ma part, que je ne puis me fier de moi même en rien, je me confierai d'autant plus à Vous, répétant souvent avec l'apôtre Paul : *Nihil me separabit a charitate Christi* et avec le Prophète royal : *In te Domine speravi, non confundar in aeternum.*

Par l'abandon que je Vous ai fait de moi-même, j'entends Vous avoir livré mon libre arbitre, car Vous seul devez être dorénavant le dominateur de mon cœur ; et votre seule volonté doit être la règle de mes actions. Disposez donc de moi comme il vous est le plus agréable et je serai contente de tout, pourvu que je Vous suive par la voie du Calvaire ; et plus je la trouverai épineuse et la croix pesante, plus j'en serai consolée, puisque je désire vous aimer d'un amour patient, d'un amour mort (à lui-même) c-à-d. tout abandonné à Vous, d'un amour

opératif ; somme toute d'un amour sérieux et sans division, et ce qu'il faut surtout, c'est que cet amour soit persévérant.

Vous me faites bien connaître que je Vous aimerai d'autant plus, que je serai plus diligente dans l'observance de toutes nos saintes lois. Tel sera donc l'objet de toute mon application, surmontant toujours l'amour propre et faisant grand cas de la préciosité du temps.

Voici tout ce que je Vous promets comme fruit de cette retraite désirant commencer une vie nouvelle. Tout cela je vous le promets, mais je ne puis attendre autant de mon esprit languissant, Vous donc qui m'avez aidée à connaître ce que je dois faire, aidez-moi aussi à le pratiquer ; c'est ce que j'espère de votre infinie miséricorde.

*Viriliter age et confortetur cor tuum, et erit Deus merces tua hic et in æternum.*¹

¹ Ce texte latin fut ajouté aux résolutions de la Sainte par le P. Jean de la Croix qui avait dirigé sa retraite.